

té, & il leur offroit sa protection & son amitié, quand ils n'osoient encore la demander. Par la magnificence du Prince & par la conduite du Ministre, le mérite devint alors un patrimoine.

SECTION XIII.

Qu'il est probable que les causes Physiques ont aussi leur part aux progrès surprenans des Arts & des Lettres.

ENFIN on ne sçauroit douter que les causes morales ne contribuent aux progrès surprenans, que la Poësie & la Peinture font en certains siècles. Mais les causes physiques n'auroient-elles pas aussi leur influence dans ces progrès? Ne contribuent-elles pas à la différence prodigieuse qui se remarque entre l'état des Arts & des Lettres dans deux siècles voisins? Ne sont-ce pas les causes physiques qui mettent les causes morales en mouvement? Sont-ce les libéralitez des Souverains & les applaudissemens des contemporains qui forment des Peintres & des Poètes illustres? Ne sont-ce pas plutôt les grands Artisans qui provoquent

provoquent ces libéralitez, & qui par les merveilles qu'ils enfantent, attirent sur leurs arts une attention que le monde n'y faisoit pas, quand ces arts étoient encore grossiers. Tacite remarque que les tems féconds en hommes illustres, sont aussi des tems fertiles en hommes capables de leur rendre justice, (a) *Virtutes isdem temporibus optimè estimantur quibus facillimè gignuntur?* Ne sçauroit-on croire donc qu'il est des tems où dans le même pays, les hommes naissent avec plus d'esprit que dans les tems ordinaires? Peut-on penser, par exemple, qu'Auguste, quand il auroit été servi par deux Mécènes, auroit pû, s'il eût regné aux tems où regna Constantin, changer par ses libéralitez les Ecrivains du quatrième siècle en des Tites-Lives & en des Cicérons? Si Jules II. & Leon X. avoient regné en Suede, croit-on que leur *Munificence* eût formé dans les climats Hiperborées, des Raphaëls, des Bembes & des Machiavels? Tous les pays sont-ils propres à produire de grands Poètes & de grands Peintres? N'est-il point des siècles stériles dans les pays capables d'en produire?

En méditant sur ce sujet, il m'est sou

(a) *Vis Agric.*

Tome II.

G

vent venu dans l'esprit plusieurs idées que je reconnois moi-même pour être plutôt de simples lueurs que de véritables lumieres. J'ignore donc encore après toutes mes réflexions, s'il est bien vrai que les hommes qui naissent durant certaines années, surpassent autant leurs ancêtres & leurs neveux en étendue & en vigueur d'esprit, que ces premiers hommes dont parle l'Histoire sainte & l'Histoire profane, & qui ont vécu plusieurs siècles, surpassoient certainement leurs descendans en égalité d'humeurs & en bonne complexion. Mais il se trouve assez de vraisemblance dans mes idées pour en discourir avec le lecteur.

Les hommes attribuent souvent aux causes morales, des effets qui appartiennent aux causes physiques. Souvent nous imputons aux contre-tems, des chagrins dont la source est uniquement dans l'intempérie de nos humeurs, ou dans une disposition de l'air qui afflige notre machine. Si l'air avoit été plus férain, peut-être aurions-nous vu avec indifférence une chose qui vient de nous désespérer. Je vais donc exposer ici mes réflexions d'autant plus volontiers, qu'en fait de probabilité & de conjectures, on se voit réfuter avec plaisir, quand on

apprend dans une réponse des choses plus solides que celles qu'on avoit imaginées. Comme dit Cicéron : (a) *Nos qui sequimur probabilia, nec ultra id quod verisimile occurrerit progredi possumus, & refellere sine pertinacia & refelli sine iracundia parati sumus.*

Ma premiere réflexion, c'est qu'il est des pays & des tems où les Arts & les Lettres ne fleurissent pas, quoique les causes morales y travaillent à leur avancement avec activité. Les Achilles qui paroissent dans ces tems-là, ne trouvent point un Homere digne de chanter leurs belles actions. « Tout ce qu'ils font, c'est de fournir aux Poëtes à venir, des « sujets propres à les exciter & à les sou- « tenir. »

La seconde réflexion, c'est que les Arts & les Lettres ne parviennent pas à leur perfection par un progrès lent & proportionné avec le tems qu'on a employé à leur culture, mais bien par un progrès subit. Ils y parviennent, quand les causes morales ne font rien pour leur avancement qu'elles ne fissent déjà depuis longtems, sans qu'on apperçût cependant aucun fruit bien sensible de leur activité. Les Arts & les Lettres

(a) *Tuscul. qu. lib. 2.*

retombent encore , quand les causes morales font des efforts redoublez pour les soutenir dans le point d'élévation où ils étoient montez comme d'eux-mêmes.

Enfin les grands Peintres furent toujours contemporains des grands Poètes , & les uns & les autres vécurent toujours dans le même tems que les plus grands hommes leurs compatriotes. Il a paru que de leurs jours , je ne sçai quel esprit de perfection se répandoit sur le genre humain , dans leur patrie. Les professions qui avoient fleuri en même tems que la Poësie & que la Peinture , sont encore déchuës avec elles.

PREMIERE REFLEXION.

Il seroit inutile de prouver fort au long , qu'il est des pays où l'on ne vit jamais de grands Peintres , ni de grands Poètes. Par exemple , tout le monde sçait , qu'il n'est sorti des extrêmitéz du Nord que des Poètes sauvages , des Versificateurs grossiers & de froids Coloristes. La Peinture & la Poësie ne se sont point approchées du Pole plus près que la hauteur de la Hollande. On n'a guères vu même dans cette Province qu'une peinture morfonduë. Les Poètes

Hollandois ont montré plus de vigueur & plus de feu d'esprit que les Peintres leurs compatriotes. Il semble que la Poësie ne craigne pas le froid autant que la Peinture.

On s'est apperçu dans tous les tems que la gloire de l'esprit étoit tellement réservée à de certaines contrées, que les pays limitrophes ne la partageoient guères avec elles. Paterculus dit, (a) qu'il ne faut pas plus s'étonner de voir tant d'Athéniens illustres par leur éloquence, que de ne pas trouver à Thebes, à Lacédémone & dans Argos, un homme célèbre en qualité de grand Orateur. L'expérience avoit accoutumé à voir sans surprise cette distribution inégale de l'esprit entre des contrées si voisines. Les différentes idées, dit un Auteur moderne, (b) sont comme des plantes & des fleurs qui ne viennent pas également bien en toutes sortes de climats. Peut-être notre terroir de France n'est-il pas propre pour les raisonnemens que font les Egyptiens, non plus que pour leurs Palmiers, & sans aller si loin, peut-être que les Orangers qui ne viennent pas ici aussi facilement qu'en Italie, marquent-ils qu'on a en Italie un cer-

(b) Patercul. lib. hist. prim.

(a) M. de Fontenelle, Digress. sur les Anciens.

tain tour d'esprit que l'on n'a pas tout-à-fait semblable en France. Il est toujours sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climat qui se font sentir dans les plantes, doivent s'étendre jusques aux cerveaux, & y faire quelque effet. Il seroit à désirer que cet Auteur eût bien voulu prendre la peine de développer lui-même ce principe. Il auroit éclairci bien mieux que moi les vérités que je tâche de développer, lui qui possède en un degré éminent le talent le plus précieux dont un homme de lettres puisse être revêtu, je veux dire le don de mettre les connoissances les plus abstraites à la portée de tout le monde, & de faire concevoir, moyennant une attention médiocre, les vérités les plus compliquées, même à ceux qui n'étudierent jamais que dans ses ouvrages, les sciences dont elles font une partie.

Il ne faut point alléguer que la raison pour laquelle les Arts n'ont pas fleuri au-delà du cinquante-deuxième degré de latitude Boréale, ni plus près de la ligne que le vingt-cinquième degré, c'est qu'ils n'ont pas été transportez sous la Zone ardente, ni sous les Zo-

nes glacées. Les Arts naissent d'eux-mêmes sous les climats qui leur sont propres. Avant que les Arts aient pû être transportez, il faut que les Arts aient été nez. Il faut bien qu'ils aient eu un berceau, & des premiers inventeurs. Qui avoit transporté les Arts en Egypte ? personne. Mais les Egyptiens, favorisez par le climat du pays, leur y donnerent la naissance. Les Arts naîtroient d'eux-mêmes dans les pays qui leur seroient propres, si l'on ne les y transportoit pas. Ils y paroîtroient un peu plus tard, mais ils y paroîtroient enfin. Les peuples, chez qui les Arts n'ont pas fleuri, sont les peuples qui habitent un climat qui n'est point propres aux Arts. Ils y feroient nez d'eux-mêmes sans cela, ou du moins ils y feroient passez à la faveur du Commerce.

Les Grecs, par exemple, ne fréquentoient pas plus communément en Egypte, que les Polonois, les autres peuples du Nord & les Anglois fréquentent en Italie. Cependant les Grecs eurent bientôt transplanté d'Egypte en Grece l'art de la Peinture, sans que ses Souverains & ses Républiques encore grossières, se fussent fait une affaire importante de l'acquisition de cet art. C'est ainsi qu'un

champ qu'on laisse en friche auprès d'une forêt, se sème de lui-même, & devient bientôt un taillis, quand son terroir est propre à porter des arbres.

Depuis deux siècles que les Anglois aiment la Peinture autant qu'aucune autre nation, si l'on en excepte l'Italienne, il ne s'est point établi de Peintre étranger en Angleterre, qui n'ait gagné trois fois plus qu'il n'auroit pû gagner ailleurs. On sçait le cas qu'Henri VIII. faisoit des tableaux, & avec quelle magnificence il récompensoit Holbeins. La munificence de la Reine Elisabeth se répandit sur toutes sortes de *vertus* durant un regne de près de cinquante années. Charles I. qui vécut dans une grande abondance les quinze premières années de son regne, porta l'amour de la Peinture jusqu'à une passion qui avoit tous les caractères des plus vives. Sa jalousie fit monter les tableaux au prix où ils sont aujourd'hui. Comme il en faisoit acheter partout avec profusion dans le même tems que Philippe IV. Roi d'Espagne en faisoit acheter partout avec prodigalité, la concurrence de ces deux Souverains fit tripler dans toute l'Europe le prix des ouvrages des grands Maîtres. Les trésors de l'art devinrent des

(A) D'après l'original
(B) D'après l'original

tréfors réels dans le commerce. (a) Jus-
qu'ici cependant aucun Anglois n'a mé-
rité d'avoir un rang parmi les Peintres
de la premiere, & même parmi ceux de
la seconde classe. Le climat d'Angle-
terre a bien poussé sa chaleur jusqu'à
produire de grands sujets dans toutes les
sciences & dans toutes les professions.
Il a même donné de bons Musiciens &
d'excellens Poëtes, mais il n'a point pro-
duit des Peintres qui tiennent parmi les
Peintres célèbres le même rang que les
Philosophes, les Sçavans, les Poëtes &
les autres Anglois illustres tiennent par-
mi ceux des autres nations qui se sont
distinguez dans la même profession qu'eux.
Les Peintres Anglois (b) se réduisent à
trois faiseurs de portrait.

Les Peintres qui fleurirent en An-
gleterre sous Henri VIII. & sous Char-
les I. étoient des Peintres étrangers qui
apportèrent dans cette Isle un art que
les naturels du pays ne sçurent point y fi-
xer. Holbeins & Lely étoient Allemands.
Vandick étoit Flamand. Ceux mêmes
qui de nos jours ont passé en Angleter-
re pour les premiers Peintres du pays,
n'étoient pas Anglois. Vario étoit Na-

(a) Dryden, *Catol. des Peintres*,
(b) Cooper, d'Obson, *Riley*.

politain , & Kneller étoit Allemand. Les monnoies qui furent fabriquées en Angleterre du tems de Cromwel , & les Médailles qui y furent faites sous Charles II. & sous Jacques II. sont d'assez beaux ouvrages , mais celui qui les fit , étoit un étranger. C'étoit Roëttiers d'Anvers , le compatriote de Guibbons , qui durant longtems a été le premier Sculpteur de Londres.

Nous voyons même que le goût du dessein est mauvais communément dans les ouvrages d'Angleterre qui en demandent. S'ils sont admirables , c'est par l'exécution , c'est par la main de l'Ouvrier , & non par le dessein de l'Artisan. Véritablement il n'est point d'Ouvriers qui ayent plus de propreté dans l'exécution , ni qui sçachent mieux se prévaloir des outils , que les Ouvriers Anglois. Mais ils n'ont pas sçu jusques ici se rendre propre le goût de dessein que quelques Ouvriers étrangers qui se sont établis à Londres , y ont porté. Ce goût n'est point sorti de la boutique de ces Ouvriers.

Ce n'est pas seulement dans les pays excessivement froids ou humides , que les Arts ne sçauroient fleurir. Il est des climats tempérez où ils ne font que lan-

guir. Quoique les Espagnols aient eu plusieurs Souverains magnifiques , & aussi épris des charmes de la Peinture qu'aucun Pape l'ait jamais été ; cependant cette nation si fertile en grands personnages , & même en grands Poètes tant en vers qu'en prose , n'a point eu de Peintre de la première classe , à peine compte-t'on deux Espagnols de la seconde. Charles-Quint , Philippe II. Philippe IV. & Charles II. ont été obligés d'employer , pour travailler à l'Escorial & ailleurs , des Peintres étrangers.

Les Arts libéraux ne sont jamais sortis d'Europe que pour se promener , s'il est permis de parler ainsi , sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique. On remarque que les hommes nez en Europe & sur les côtes voisines de l'Europe , ont toujours été plus propres que les autres peuples , aux arts , aux sciences & au gouvernement politique. Par tout où les Européens ont porté leurs armes , ils ont assujetti les naturels du pays. Les Européens les ont toujours battus , quand ils ont pû être dix contre trente. Souvent les Européens les ont défaits , quoiqu'ils ne fussent que dix contre cent. Sans citer ici le grand Alexandre & les Romains ,

qu'on se souvienne de la facilité avec laquelle des poignées d'Espagnols & de Portugais , aidez par leur industrie & par les armes qu'ils avoient apportées d'Europe , assujettirent les deux Indes. Alléguer que les Indiens ne se feroient pas laissez subjuguier si facilement , s'ils avoient eu les mêmes machines de guerre , les mêmes armes & la même discipline que leurs conquérans , c'est prouver la supériorité de génie de notre Europe , qui avoit inventé toutes ces choses , sans que les Asiatiques & les Américains eussent encore rien trouvé d'équivalent , quoiqu'ils fissent continuellement la guerre les uns contre les autres. S'il est véritable que le hazard ait fait trouver aux Chinois plutôt qu'à nous , la poudre à canon & l'Imprimerie , nous avons si bien perfectionné ces deux arts , dès qu'ils nous ont été connus , que nous autres Européens , nous nous trouvons en état d'en donner des leçons aux Chinois mêmes. Ce sont nos Missionnaires qui dirigent présentement la fonte de leur canon , & nous leur avons porté des livres imprimez avec des caractères séparés. Tout le monde sçait bien que les Chinois n'imprimoient qu'avec des planches gravées , & qui ne pou-

voient servir que pour imprimer une seule chose, au lieu que les caracteres séparez, sans compter les autres commoditez qu'ils donnent aux Imprimeurs, ont celle de pouvoir servir à l'impression de plusieurs feuilles différentes. Nous imprimons l'Enéide de Virgile avec les mêmes caracteres qui ont servi à imprimer le nouveau Testament. Lorsque les Européens entrèrent à la Chine, les Astronomes du pays, qui depuis plusieurs siècles étoient très bien payez, ne sçavoient pas encore prédire les éclipses avec justesse. Il y a plus de deux mille ans que les Astronomes Européens les sçavent prédire avec précision.

Les Arts paroissent même souffrir, dès qu'on les éloigne trop de l'Europe, dès qu'ils la perdent de vûë. Quoique les Egyptiens soient des premiers inventeurs de la Peinture & de la Sculpture, ils n'ont point la même part que les Grecs & que les Italiens, à la gloire de ces deux arts. Les Sculptures qui sont constamment des Egyptiens, c'est-à-dire, celles qui sont attachées aux bâtimens antiques de l'Egypte, celles qui sont sur leurs Obélisques & sur leurs Mumies, n'approchent pas des Sculptures faites en Grece & dans l'Italie. S'il

se rencontre quelque Sphinx d'une beauté merveilleuse, on peut croire qu'il soit l'ouvrage de quelque Sculpteur Grec qui se sera diverti à faire des figures Egyptiennes, comme nos Peintres se divertissent quelquefois à imiter dans leurs ouvrages, les figures des bas-reliefs & des tableaux des Indes & de la Chine. Nous-mêmes n'avons-nous pas eu des Ouvriers qui se sont divertis à faire des Sphinx? On en compte plusieurs dans les Jardins de Versailles, qui sont des originaux de nos Sculpteurs modernes. Pline ne nous vante pas dans son livre aucun chef-d'œuvre de Peinture ou de Sculpture fait par un Ouvrier Egyptien, lui qui nous fait de si longues énumérations des ouvrages des Artisans célèbres. Nous voyons (a) même que les Sculpteurs Grecs alloient travailler en Egypte. Pour revenir au silence de Pline, cet Auteur vivoit dans un tems où les ouvrages des Egyptiens subsistoient encore. Pétrone écrit que les Egyptiens ne formoient que de mauvais Peintres. Il dit que les Egyptiens avoient nul beaucoup à cet art, en inventant des regles propres à en rendre l'apprentissage moins long & la pratique moins pénible.

(a) Diod. Sicul. lib. prim.

Il y a trente ans que le feu Chevalier Chardin nous donna enfin les desseins des ruines de Persepolis. On voit par ces desseins que les Rois de Perse, dont l'histoire ancienne nous vante tant l'opulence, n'avoient à leurs gages que des Ouvriers médiocres. Les Ouvriers Grecs n'alloient point apparemment chercher fortune au service du Roi des Perses, aussi volontiers que le faisoient les soldats Grecs. Quoi qu'il en soit, on n'est plus aussi surpris, après avoir vu ces desseins, qu'Alexandre ait mis le feu dans un Palais dont les ornemens lui devoient paroître grossiers, en comparaison de ce qu'il avoit vu dans la Grèce. Les Perses étoient sous Darius, ce que sont aujourd'hui les Persans qui habitent le même pays qu'eux, c'est-à-dire, des Ouvriers très-patients & très-habiles, quant au travail de la main, mais sans génie pour inventer, & sans talent pour imiter les plus grandes beautés de la nature.

L'Europe n'est que trop remplie aujourd'hui d'étoffes, de porcelaine, & des autres curiosités de la Chine & de l'Asie Orientale. Rien n'est moins pittoresque que le goût de dessein & de coloris qui regne dans ces ouvrages. On a

traduit plusieurs compositions poétiques des Orientaux. Quand on y trouve un trait mis en sa place, ou bien une aventure vraisemblable, on l'admire. C'est en dire assez. Aussi toutes ces traductions, qui ne se réimpriment guères, n'ont qu'une vogue passagere qu'elles doivent à l'air étranger de l'original, & à l'amour inconsidéré que bien des gens ont pour les choses singulieres. La même curiosité qui fait courir après les compatriotes des Auteurs de ces écrits, lorsqu'ils paroissent en France vêtus à la mode de leur pays, faire lire avec empressement ces traductions, quand elles sont nouvelles.

Si les Brachmanes & les anciens Perses avoient eu quelques Poètes du mérite d'Homere, il est à croire que les Grecs qui voyageoient pour enrichir leurs Bibliothèques, comme d'autres peuples naviguent aujourd'hui pour fournir leurs magasins, se le seroient approprié par une traduction. Un de leurs Princes l'eût fait traduire en Grec, ainsi qu'on dit qu'un des Ptolomées y fit mettre la Bible, quoique ce Prince payen ne la regardât que comme un livre que des hommes auroient été capables de composer.

Quand les Espagnols découvrirent le Continent de l'Amérique, ils y trouverent deux grands Empires fleurissans depuis plusieurs années, celui du Mexique & celui du Pérou. Depuis long-tems on y cultivoit l'art de la Peinture. Les peuples d'une patience & d'une subtilité de main inconcevable, avoient même créé l'art de faire une espèce de Mosaique avec les plumes des Oiseaux. Il est prodigieux que la main des hommes ait eu assez d'adresse pour arranger & pour réduire en forme des figures coloriées, tant de filets différens. Mais comme le génie manquoit à ces peuples, ils étoient, malgré leur dextérité, des Artisans grossiers. Ils n'avoient ni les regles du dessein les plus simples, ni les premiers principes de sa composition, de la perspective & du clair-obscur. Ils ne sçavoient pas même peindre avec les minéraux & les autres couleurs naturelles qui viennent de leur pays. Dans la suite ils ont vu des meilleurs tableaux d'Italie, dont les Espagnols ont transporté un grand nombre dans le nouveau Monde. Ces Maîtres leur ont encore enseigné comme il falloit se servir des pinceaux & des couleurs, mais sans pouvoir en faire des Peintres intel-

ligens. Les Indiens qui ont si bien appris les autres arts que les Espagnols leur ont enseignez, qu'ils sont devenus, par exemple, meilleurs Massons que leurs maîtres, n'ont rien trouvé dans les tableaux d'Europe qui fût à leur portée, que la vivacité des couleurs brillantes. C'est ce qu'ils ont imité avec succès. Ils y surpassent même leurs originaux, à ce que j'ai ouï dire à des personnes qui ont vu dans le Mexique plusieurs Coupoles peintes par des Artisans Indiens.

Les Chinois si curieux des peintures de leur pays, ont peu de goût pour les tableaux d'Europe, où, disent-ils, on voit trop de taches noires. C'est ainsi qu'ils appellent les ombres. Après avoir fait réflexion sur toutes les choses que je viens d'alléguer, & sur plusieurs autres connues généralement, & qui prouvent notre proposition, on ne sçauroit s'empêcher d'être de l'opinion de M. de Fontenelle, qui dit, en parlant des lumieres & du tour d'esprit des Orientaux: (a) *En vérité, je crois toujours de plus en plus qu'il y a un certain génie qui n'a pas encore été hors de notre Europe, ou du moins qui ne s'en est pas beaucoup éloigné.*

(a) *Pluralité des mondes. Sixième soir.*

Non-seulement il est des pays où les causes morales n'ont jamais fait éclore de grands Peintres, ni de grands Poëtes; mais ce qui prouve encore davantage, il y a eu des tems où les causes morales n'ont pas pû former de grands Artisans, même dans les pays, qui en d'autres tems en ont produit avec facilité, & pour parler ainsi, gratuitement. La nature capricieuse, à ce qu'il semble, n'y fait naître ces grands Artisans, que lorsqu'il lui plaît.

Avant Jules II. l'Italie avoit eu des Papes libéraux envers les Peintres & les gens de lettres, sans que leur magnificence eût fait prendre l'effort à aucun Artisan, & l'eût fait atteindre au point de perfection où sont parvenus les hommes de sa profession qui se manifesterent en si grand nombre sous le Pontificat de ce Pape. Durant longtems Laurent de Médicis avoit fait à Florence cette dépense royale qui obligea le monde à lui donner le surnom de Magnifique, & la plus grande partie de ses profusions étoient des libéralitez qu'il distribuoit avec discernement à toutes sortes de *ver-*
tus. Les Bentivoles avoient fait la même chose à Boulogne, & les Seigneurs de la Maison d'Est à Ferrare. Les Vis-

comti & les Sforces avoient été les bienfaiteurs des beaux Arts à Milan. Personne ne parut alors, dont les ouvrages puissent tenir un rang parmi ceux qui se sont faits dans la suite, & lorsque les sciences & les arts eurent été, pour ainsi dire, renouvellez. Il semble que les grands hommes en tout mérite, & qui, selon le sentiment ordinaire, auroient dû être distribuez dans plusieurs siècles, attendissent le Pontificat de Jules II. pour paroître.

Tournons les yeux présentement sur ce qui s'est passé en France, par rapport à la Poësie comme à la Peinture. Les causes morales ont-elles attendu, pour favoriser la Poësie & la Peinture, que le Sueur, le Brun, Corneille, la Fontaine & Racine se produisissent? Peut-on dire qu'on ait vu les effets suivre si promptement l'action des causes morales dans notre patrie, qu'il faille attribuer à ces causes les succès surprenans des grands Artisans. Avant François I. nous avons eu des Rois libéraux envers tous les gens de mérite, sans que leurs largesses aient procuré à leurs regnes, l'honneur d'avoir produit un Peintre ou un Poëte François, dont les ouvrages fussent mis en parallele par la postérité

avec ceux qui ont été faits sous Louis XIII. & Louis XIV. A peine nous demeure-t'il de ces tems-là quelques fragmens de vers ou de prose que nous lisons avec plaisir. Le Chancelier de l'Hôpital dit dans la harangue qu'il pronça aux Etats généraux assemblez à Orléans : (a) *Que le bon Roi Louis XII. prenoit plaisir à oïr les Farces & Comédies, même celles qui étoient jouées en grande liberté, disant, que par-là il apprenoit beaucoup de choses qui étoient faites en son Royaume, & qu'autrement il n'eût sçu.* De toutes ces farces composées sous Louis XII. ou bien auparavant, celle de Patelin est la seule qui ait conservé une place dans nos cabinets.

Le grand Roi François est un des ardens protecteurs dont les Lettres & les Arts puissent se glorifier. On sçait quelle faveur, ou pour parler plus exactement, quelle amitié il montroit à maître Roux, à André del Sarte, comme à tous les hommes illustres par quelque talent, ou par quelque mérite. Leonard de Vinci mourut entre ses bras. On sçait avec quelle profusion il payoit les tableaux qu'il faisoit faire à Raphaël. Ses libéralitez & son accueil attirerent

(a) En 1561.

les Peintres en France; mais bien que continuées durant un regne de trente-trois ans, elles ne purent former de grands Peintres parmi ses sujets. Les Peintres qui s'établirent alors en France, y moururent sans Eleves, du moins qui fussent dignes d'eux, ainsi que ces animaux qu'on transporte sous un climat trop différent du leur, meurent sans laisser race.

Ce Roi généreux n'aima pas moins la Poësie que la Peinture, & lui-même il faisoit des vers. Sa sœur Marguerite de Valois, la premiere des deux Reines de Navarre qui ont porté ce nom, en composoit aussi. Nous avons encore un volume entier de ses Poësies, sous le nom de *Marguerites Françoises*. Aussi le regne de François I. produisit-il une grande quantité de poësies, mais celles de Clément Marot & de Saint Gelais, sont presque les seules dont on lise quelque chose aujourd'hui. Les autres ne servent plus que d'ornement à ces Bibliothèques, où les livres rares ont autant de droit de prendre place que les bons livres. Comme les changemens survenus dans notre langue, ne nous empêchent pas de lire encore avec plaisir les morceaux que Marot a composé

dans la sphere de son génie, qui n'étoit pas propre aux grands ouvrages, ils ne nous empêcheroient pas aussi de lire les œuvres de ses contemporains, si d'ailleurs ils y avoient mis les mêmes beautés que les Poètes du siècle de Louis XIV. ont mises dans les leurs.

Henri II. & Diane de Valentinois se plaisoient beaucoup avec les Muses. Charles IX. les honoroit jusqu'à leur sacrifier lui même, pour ainsi dire, & les vers qu'il composa pour Ronfart, valent bien les meilleurs qu'ait fait ce Poëte illustre.

Ta lyre qui ravit par de si doux accords
Te donne les esprits dont je n'ai que le corps ;
Le maître elle t'en rend, & te sçait introduire,
Où le plus fier Tyran ne peut avoir d'empire.

Ce Prince fit le célèbre Jacques Amiot, fils d'un Boucher de Melun, grand Aumônier de France. On sçait à quels excès Henri III. porta ses profusions envers la Pléiade Françoisse, ou la société des sept Astres les plus illustres de la Poësie Françoisse sous son regne. Il ne pratiqua point certainement à leur égard la maxime de son frere Charles IX. que nous avons déjà citée touchant la subsistance qu'il convient de donner aux

Poètes. Tous les beaux esprits qui vécurent sous Henri III. & même ceux qui souvent abusoient de leur talent pour prêcher & pour écrire contre lui, eurent part à ses prodigalitez. Dans les tems dont je parle, les Poètes & les Sçavans étoient admis par nos Rois à une espèce de familiarité. Ils en approchoient avec autant de privauté, ils en étoient aussi-bien accueillis que *les mieux huppés* de la Cour. Cependant toutes ces graces ni tous ces honneurs ne donnerent point assez d'haleine à personne pour s'élever au haut du Parnasse. Tous ces encouragemens ne firent pas beaucoup de fruits dans un pays où un regard affable du Souverain suffit pour envoyer vingt personnes de condition affronter gaiement sur une brèche la mort la moins évitable.

Il est de l'essence d'une Cour d'entrer avec ardeur dans tous les goûts de ses Maîtres ; & celle de France épousa toujours le goût des siens avec encore plus d'affection que les autres Cours. Ainsi je laisse à penser si ce fut par la faute des causes morales qu'il ne se forma point un Moliere, ni un Corneille à la Cour des Valois. Térence, Plaute, Horace, Virgile, & les autres bons Auteurs de l'antiquité,

l'antiquité, qui ont tant contribué à former les Poëtes du dix-septième siècle, n'étoient-ils pas entre les mains des beaux esprits de la Cour de François I. & de Henri III. Est-ce parce que Ronfard & ses contemporains ne sçavoient pas les langues anciennes, qu'ils ont fait des ouvrages dont le goût ressemble si peu au goût des bons ouvrages Grecs & Romains? Au contraire, le plus grand de leurs défauts est de les avoir imitez trop servilement; c'est d'avoir voulu parler Grec & Latin avec des mots François.

Le feu Roi a fait des établissemens aussi judicieux & aussi magnifiques que les Romains les auroient pû faire en faveur des Arts qui relevent du dessein. Afin de donner aux jeunes gens nez avec le génie de la Peinture, toutes les facilitez imaginables pour perfectionner leur talens, il a fondé pour eux une Académie dans Rome. Il leur a établi un domicile dans la patrie des beaux Arts. Les Eleves qui jettent quelque lueur de génie, y sont entretenus assez longtems pour avoir le loisir d'apprendre ce qu'ils sont capables de sçavoir. Les récompenses & la considération attendent les ouvriers habiles: nous les

avons vu même prévenir quelquefois le mérite. Cependant cinquante années de foin & de dépenses ont à peine produit trois ou quatre Peintres, dont les ouvrages soient bien marquez au coin de l'immortalité.

On observera même que les trois Peintres François, qui firent un si grand honneur à notre nation sous le regne de Louis XIV. ne devoient rien à ces établissemens. Ils étoient formez, avant que ces établissemens fussent faits. En mil six cens soixante & un, ce fut l'année où le Roi Louis XIV. prit lui-même les rênes du gouvernement, & où il commença son siècle, le Poussin avoit soixante & sept ans, & le Sueur étoit mort. Le Brun avoit déjà quarante ans, & si la magnificence du Prince l'a excité à travailler, ce n'est point elle qui la rendu capable d'exceller. Enfin la nature que Louis le Grand força tant de fois à plier sous ses volontez, a refusé constamment de lui obéir sur ce point-là. Elle n'a pas voulu produire dans son siècle la quantité d'habiles Peintres qu'elle produisit d'elle-même dans le siècle de Leon X. Les causes physiques dénioient leur concours aux causes morales. Ainsi ce Prince n'a pû voir en France une Ecole

comme celles qui se sont formées subitement en d'autres tems, à Rome, à Venise & à Boulogne.

Les dépenses somptueuses de Louis XIV. ne réussirent donc qu'à former une grande quantité de Sculpteurs excellens. Comme on est bon Sculpteur, quand on sçait faire de belles statues; comme il n'est pas nécessaire pour mériter ce titre, d'avoir mis au jour de ces grands ouvrages dont nous avons parlé dans la première partie de nos Réflexions, l'on peut dire que la Sculpture ne demande point autant de génie que la Peinture. Le Souverain qui ne sçau- roit trouver une certaine quantité de jeunes gens qui puissent, à l'aide des moyens qu'il leur donne, devenir un jour des Raphaëls & des Carraches, en trouve un grand nombre qui peuvent, avec son secours, devenir de bons Sculpteurs. L'Ecole qui n'a pas été formée en des tems où les causes physiques vou- lussent bien concourir avec les causes morales, enfante ainsi des hommes excellens dans la Sculpture & dans la Gravure, au lieu de produire des Peintres du premier ordre. C'est précisément ce que nous avons vu arriver en France. Depuis le renouvellement des Arts, on n'a jamais

vu, en quelque lieu que ce soit, le grand nombre de Sculpteurs excellens, & de bons Graveurs en tout genre & en toute espèce, qu'on a vu en France sous le règne du feu Roi.

Les Italiens, de qui nous avons appris l'art de la Sculpture, sont réduits depuis longtems à se servir de nos ouvriers. Puget, Sculpteur de Marseille, (a) fut choisi préféablement à plusieurs Sculpteurs Italiens, pour tailler deux des quatre statuës dont on vouloit orner les niches des pilastres qui portent le Dôme de la magnifique Eglise de Sainte Marie de Carignan, à Genes. Le S. Sébastien & le Saint Alexandre Sauli, sont de lui. Je ne veux point faire tort à la réputation de Domenico Guidi qui fit le Saint Jean, ni à l'ouvrier qui fit le Saint Barthelemi; mais les Genoïs regrettent aujourd'hui que Puget n'ait pas fait les quatre statuës. Quand les Jésuites de Rome firent élever, il y a quarante-cinq ans, l'autel de Saint Ignace dans l'Eglise du Jesus, ils mirent au concours deux groupes de cinq figures de marbre blanc, qui devoient être placez aux côtes de ce superbe monument. Les plus habiles Sculpteurs qui fussent en Italie,

(a) Mort à Marseille en 1695 âgé de 72. ans.

présenterent chacun son modèle , & ces modèles ayant été exposez , il fut décidé sur la voix publique , que celui de Theodon , alors Sculpteur de la Fabrique de Saint Pierre , & celui de le Gros , tous deux François , étoient les meilleurs. Ils firent les deux Groupes qui sont citez aujourd'hui parmi les chef d'œuvres de la Rome moderne. La balustrade de bronze qui renferme cet Autel , laquelle est composée d'Anges qui se joient dans des sèps de vigne mêlez d'épis de bleds , est encore l'ouvrage d'un Sculpteur François. Les cinq meilleurs Graveurs en taille douce que nous ayons vus , étoient François par leur naissance ou par leur éducation. Il en est de même des Graveurs sur métaux. L'Orfèvrerie en grand & en petit , enfin tous les arts qui relevent du dessein , sont plus parfaits en France que partout ailleurs. Mais comme la Peinture ne dépend pas autant des causes morales , que les arts dont je viens de parler , elle n'y a point fait de progrès proportionnez aux secours qu'elle a reçus quatre-vingt ans depuis.

SECONDE REFLEXION.

Que les Arts parviennent à leur élévation par un progrès subit, & que les effets des causes morales ne les sçauroient soutenir sur le point de perfection où ils semblent s'être élevez par leurs propres forces.

Voilà ma première raison pour montrer que les hommes ne naissent pas avec autant de génie dans un pays que dans un autre, & que dans le même pays ils ne naissent pas avec autant de génie dans un tems que dans un autre tems. La seconde ne me paroît pas moins forte que la première. C'est qu'il arrive des tems où les hommes portent en peu d'années jusqu'à un point de perfection surprenant, les arts & les professions qu'ils cultivoient presque sans aucun fruit depuis plusieurs siècles. Ce prodige survient, sans que les causes morales fassent rien de nouveau, à quoi l'on puisse attribuer un progrès si miraculeux. Au contraire, les Arts & les Sciences retombent, quand les causes morales font des efforts redoublez pour les soutenir sur le point d'élévation, où il semble qu'une influence secrète les eût portez.

Le lecteur voit déjà quels faits je vais employer pour montrer que le progrès des beaux Arts vers la perfection, devient subit tout-à-coup, & que ces Arts franchissant en peu de tems un long espace, sautent de leur levant à leur midi. Dès le treizième siècle, la Peinture renaquit en Italie sous le pinceau de Cimabué. (a) Il arriva bien que plusieurs Peintres se rendirent illustres dans les deux siècles suivans, mais aucun ne se rendit excellent. Les ouvrages de ces Peintres, si vantez de leur tems, ont eu en Italie le sort que les poësies de Ronsard ont eu en France: on ne les recherche plus.

En mil quatre cens quatre-vingt, la Peinture étoit encore un art grossier en Italie, où depuis deux cens ans on ne cessoit de la cultiver. On dessinoit alors scrupuleusement la nature, mais sans l'annoblir. On finissoit les têtes avec tant de soin, qu'on pouvoit compter les poils de la barbe & des cheveux. Les draperies étoient des couleurs très-brillantes & rehaussées d'or. Enfin la main des ouvriers avoit bien acquis quelque capacité, mais les ouvriers n'avoient pas encore le moindre feu, la moindre

(a) Né en 1240.

étincelle de génie. Les beautés qu'on tire du nud dans les corps représentés en action, n'avoient point été imaginées de personne. On n'avoit point fait encore aucune découverte dans le clair-obscur, ni dans la perspective aérienne, non plus que dans l'élégance des contours & dans le beau jet des draperies. Les Peintres sçavoient arranger les figures d'un tableau, mais c'étoit sans sçavoir les disposer suivant les règles de la composition pittoresque aujourd'hui si connues. Avant Raphaël & ses contemporains, le Martyre d'un Saint n'émouvoit aucun des spectateurs. Les assistans que le Peintre introduisoit à cette action tragique, n'étoient là que pour remplir l'espace de la toile que le Saint & les bourreaux laissoient vuide.

A la fin du quinzième siècle, la Peinture qui s'acheminoit vers la perfection à pas si tardifs, que sa progression étoit comme imperceptible, y marcha tout-à-coup à pas de géant. La Peinture encore Gothique, a commencé les ornemens de plusieurs édifices, dont les derniers embellissemens sont les chef-d'œuvres de Raphaël & de ses contemporains. Le Cardinal Jean de Médicis, (a)

(a) Leon X.

sur la Poësie & sur la Peinture. 177

qui ne vieillit point sous le chapeau ,
puisqu'il fut fait Pape à trente sept ans ,
renouvella la décoration de l'Eglise de
S. Pierre in Montorio , & il commença
d'y faire travailler peu de tems après
qu'il eut reçu la pourpre. Les Chapelles
qui sont à main gauche en entrant , &
qui furent faites les premières , sont or-
nées d'ouvrages de peinture & de sculp-
ture d'un goût médiocre , & qui tient en-
core du Gothique. Mais les Chapelles
qui sont vis-à-vis , furent ornées par des
ouvriers qu'on compte parmi les Artisans
de la premiere classe. La premiere en
entrant dans l'Eglise , est peinte par *Fra
Sebastien del Piombo*. Une autre est enri-
chie de statuës faites par Daniel de Vol-
tere. Enfin on voit au-dessus du maître-
autel la Transfiguration de Raphaël ,
tableau presque aussi connu des nations
que l'Enéïde de Virgile.

La destinée de la Sculpture fut la mê-
me que celle de la Peinture. Il sembloit
que les yeux des Artisans , jusques-là
fermez , se fussent ouverts par quelque
miracle. Un Poëte diroit que chaque
nouvel ouvrage de Raphaël faisoit un
Peintre. Cependant les causes morales
ne faisoient rien alors en faveur des Ar-
tisans , que ce qu'elles avoient fait sans

H v

fruit depuis deux siècles. Les statuës & les bas-reliefs antiques, dont Raphaël & ses contemporains sçavoient si bien profiter, avoient été devant les yeux de leurs devanciers, qui n'en avoient sçu faire usage. Si l'on déterroit quelques ouvrages antiques que ces devanciers n'eussent pas vus, combien en avoient ils vus qui périrent, avant que Raphaël pût les voir? Pourquoi ces devanciers ne faisoient-ils pas fouiller dans les ruines de l'ancienne Rome, comme le firent Raphaël & ses contemporains? C'est qu'ils n'avoient point de génie? C'est qu'ils ne reconnoissoient pas leur propre goût dans le Marc-Aurèle & dans tous les ouvrages de Sculpture & d'Architecture qui étoient hors de terre long-tems avant Raphaël.

Le prodige qui arrivoit à Rome, arrivoit en même tems à Venise, à Florence & dans d'autres villes d'Italie. Il y sortoit de dessous terre, pour ainsi dire, des hommes illustres à jamais dans leurs professions, & qui tous valoient mieux que les maîtres qui les avoient enseignez; des hommes sans précurseur, & qui étoient les Eleves de leur propre génie. Venise se vit riche tout-à-coup en Peintres excellens, sans que la Républi-

que eût fondé depuis peu de nouvelles Académies, ni proposé aux Peintres de nouveaux prix. Les influences heureuses qui se répandoient alors sur la Peinture, furent chercher le Corregge dans son Village pour en faire un grand Peintre d'un caractère particulier. Il osa le premier mettre des figures véritablement en l'air, & qui *plafonnent*, comme disent les Peintres. Raphaël, en peignant les Nôces de Psyché sur la voûte du salon du petit Farnese, a traité son sujet, comme s'il étoit peint sur une tapisserie attachée à ce plafond. Le Corregge met des figures en l'air dans l'Assomption de la Vierge, qu'il peint dans la coupole de la Cathédrale de Parme, & dans l'Ascension de Jesus-Christ qu'il peint dans la coupole de l'Abbaye de Saint Jean de la même ville. C'est une chose qui seule pourroit faire reconnoître l'action des causes physiques dans le renouvellement des Arts. Toutes les Ecoles qui se formoient alors, alloient au beau par des routes différentes. Leur maniere ne se ressembloit pas, quoiqu'elles fussent si bonnes qu'on seroit fâché que chaque Ecole n'eût pas suivi la sienne. (a) *Omnes inter se dissimiles, ita ta-*

(a) Cicero de Orat. lib. 3.

men ut neminem velis esse sui dissimilem.

Le Nord reçut aussi quelques rayons de cette influence. Albert Durer, Holbeins & Lucas de Leyde peignirent infiniment mieux qu'on ne l'avoit fait encore dans leur pays. On conserve dans le cabinet de la Bibliothèque de Basle, plusieurs tableaux d'Holbeins, & deux de ces tableaux mettent bien en évidence le progrès surprenant que la Peinture faisoit par tout où il y avoit des sujets capables d'être Peintres. Le premier de ces tableaux, qu'une inscription mise au bas, apprend avoir été fait en 1516. représente un Maître d'école qui montre à lire à des enfans. Il a tous les défauts que nous avons reprochez aux ouvrages de peinture faits avant Raphaël. Le second tableau, que son inscription apprend avoir été fait en mil cinq cens vingt-un, & qui représente une Descente de Croix, est dans le bon goût. Holbeins avoit vu de nouveaux tableaux & il en avoit profité, ainsi que Raphaël profita, en voyant l'ouvrage de Michel-Ange. Le rétable d'Autel, qui représente en huit tableaux séparés les principaux événemens de la Passion, & qu'on conserve à l'Hôtel-de-Ville de Basle, doit avoir été peint par Holbeins avant

l'abolition du culte de la Religion Catholique à Basle, où la prétendue Réforme fut introduite, & les tableaux ôtez des Eglises en mil cinq cens vingt-sept. Ces huit tableaux peuvent être comparez aux meilleurs ouvrages des Eleves de Raphaël pour la poësie, & leur être préférés pour le coloris. Il y a même plus d'intelligence du clair-obscur, que les autres Peintres n'en avoient en ces tems-là. On y remarque des incidens de lumiere merveilleux, principalement dans le tableau qui représente J. C. arrêté prisonnier dans le Jardin des Oliviers.

Nos peres virent arriver en France, en faveur de la Poësie sous le regne de Louis XIII. le même événement qui étoit arrivé en Italie en faveur de la Peinture sous le regne de Jules II. On vit reluire subitement un jour lumineux, qui n'avoit été précédé que par un foible crépuscule. Notre poësie s'éleva tout-à-coup, & les Nations étrangères, qui jusques alors la dédaignoient, en devinrent éprises. Autant que je puis m'en souvenir, Pierre Corneille est le premier des Poëtes François profanes, dont un ouvrage de quelque étendue ait été traduit dans la langue de nos voisins.

On trouve des stances admirables

dans les œuvres de plusieurs Poètes François qui ont écrit avant le tems que je marque , comme l'époque ou commence la splendeur de la Poësie Française. Malherbe est inimitable dans le nombre & dans la cadence de ses vers ; mais comme Malherbe avoit plus d'oreille que de génie , la plûpart des strophes de ses ouvrages , ne sont recommandables que par la mécanique & par l'arrangement harmonieux des mots pour lequel il avoit un talent merveilleux. On n'exigeoit pas même alors que les poësies ne fussent composées , pour ainsi dire , que de *beautez contiguës*. Quelques endroits brillans suffisoient pour faire admirer toute une pièce. On excusoit la foiblesse des autres vers , qu'on regardoit seulement comme étant faits pour servir de liaison aux premiers , & on les appelloit , ainsi que nous l'apprenons des Mémoires de l'Abbé de Marolles, *des vers de passages*.

Il est des strophes dans les œuvres de Desportes & de Bertaut , comparables à tout ce qui peut avoir été fait de meilleur depuis Corneille ; mais ceux qui entreprennent la lecture entière des ouvrages de ces deux Poètes sur la foi de quelques fragmens qu'ils ont enten-

du réciter, l'abandonnent bien-tôt. Les livres dont je parle, sont semblables à ces chaînes de montagnes, où il faut traverser bien des pays sauvages, pour trouver une gorge cultivée & riante.

Nous avons en France une *Scene* tragique depuis deux cens ans, quand Corneille fit le *Cid*. Quel progrès avoit fait parmi nous la Poésie dramatique? Aucun. Corneille trouva notre théâtre presque encore aussi barbare qu'il pouvoit l'avoir été sous Louis XII. La Poésie dramatique fit plus de progrès depuis mil six cens trente-cinq jusques en mil six cens soixante-cinq, elle se perfectionna plus en ces trente années-là qu'elle ne l'avoit fait dans les trois siècles précédens. Rotrou parut en même tems que Corneille: Racine, Moliere & Quinault, vinrent bien-tôt après. Voyoit-on dans Garnier & dans Mairet une Poésie dramatique qui se perfectionnât assez pour faire espérer qu'il parût bientôt des Poètes du mérite de Corneille & de Moliere? Quels sont, pour parler ainsi, les ancêtres poétiques de la Fontaine? Pour dire quelque chose de nos Peintres, Freminet & Vouet, qui travailloient sous Louis XIII. étoient-ils des précurseurs dignes du

Poussin, de le Sueur & de le Brun?

Les grands hommes, qui composent ce qu'on appelle le siècle d'Auguste, ne se formerent point durant les jours heureux du regne de cet Empereur. Ils avoient acquis le mérite, ils étoient formez, avant que ces jours heureux commençassent. Personne n'ignore que les premières années du siècle d'Auguste furent un siècle de fer & de sang. Ces jours bénis de tout l'Univers, ne commencerent leur cours qu'après la bataille d'Actium, où le Démon tuteur de Rome terrassa d'un seul coup Antoine, la Discorde & Cléopatre. Virgile avoit quarante ans, lorsque cet événement arriva. Voici la peinture qu'il fait lui-même des tems durant lesquels ils s'étoit formé, & qu'il dit avec tant d'élégance, avoir été le regne de Mars & de la Fureur. (a)

*Quippe ubi fas versum atque nefas, tot bella
per orbem*

*Tam multæ scelerum facies, non ullus aratro
Dignus honor, squallent abductis arva colonis
Et curvæ rigidum falces constantur in ensæ.
Hinc movet Euphrates, illinc Germania bel-
lum*

(a) Georg. lib. prim.

sur la Poësie & sur la Peinture. 135

*Vicinæ ruptis inter se legibus urbes,
Arma ferunt, sævit toto Mars impius orbe.*

Les hommes qui s'étoient fait un nom distingué, étoient même plus exposés que les autres, dans les proscriptions & durant toutes les horreurs des premières années du regne d'Auguste. Cicéron qui fut égorgé dans les tems malheureux dont parle Virgile, mourut la victime de ses talens.

*Largus & exundans lætho dedit ingenii fons
Ingenio manus est & cervix cæsa. (a)*

Horace avoit trente-cinq ans, lorsque la bataille d'Actium se donna. La magnificence d'Auguste encouragea bien les grands Poètes à travailler, mais ils étoient devenus déjà de grands hommes avant cet encouragement.

Ce qui pourroit achever de convaincre que les causes morales ne font que concourir avec une autre cause seconde, encore plus efficace qu'elles, au progrès surprenant que les Arts & les Lettres font en certains siècles, c'est que les Arts & les Lettres retombent, quand les causes morales font les derniers efforts pour les soutenir sur le point d'é-

(a) Juven. Sat. decim.

l'évation où ils avoient atteint d'eux-mêmes. Ces grands hommes, qui pour ainsi dire, se sont formez de leurs propres mains, ne sçauroient former par leurs leçons, ni par leurs exemples, des Elèves qui soient leurs égaux. Ces successeurs, qui reçoivent des enseignemens donnez par des maîtres excellens : ces successeurs, qui par cette raison & par bien d'autres, devroient surpasser leurs maîtres, s'ils avoient autant de génie que ces maîtres, occupent leur place sans la remplir. Les premiers successeurs des grands maîtres, sont encore remplacez par des sujets moindres qu'eux. Enfin le génie des arts & des sciences dispa- roît, jusqu'à ce que la révolution des siècles le vienne encore tirer une autre fois du tombeau, où il semble qu'il s'enfvelisse pour plusieurs siècles, après s'être montré durant quelques années.

Dans le même pays où la nature avoit produit libéralement & sans secours extraordinaire, les Peintres fameux du siècle de Leon X. les récompenses, les soins de l'Académie de saint Luc, établie par Grégoire XIII. & par Sixte-Quint, l'attention des Souverains, enfin tous les efforts des causes morales n'ont pû donner une postérité à ces

grands Artisans nez sans ancêtres. L'Ecole de Venise & celle de Florence, dégénérèrent & s'anéantirent en soixante ans. Il est vrai que la Peinture se maintint à Rome en splendeur durant un plus grand nombre d'années. Au milieu du siècle dernier on y voyoit même encore de grands maîtres. Mais ces Peintres étoient des étrangers, tels que le Poussin, les Eleves des Carraches qui vinrent faire valoir à Rome les talens de l'Ecole de Boulogne & quelques autres. Comme cette École avoit fleuri plus tard que celle de Rome, elle a survécu à la première. Qu'on me permette l'expression, il ne vint point de taillis à côté de ces grands chênes. Le Poussin en trente années de travail assidu dans un atelier placé au milieu de Rome, ne forma point d'Eleve qui se soit acquis un grand nom dans la Peinture, quoique ce grand homme fût aussi capable d'enseigner son art, qu'aucun maître qui jamais l'ait professé. Dans la même ville, mais en d'autres tems, Raphaël mort aussi jeune que l'étoient ses Eleves, avoit formé dans le cours de dix ou douze années une Ecole de cinq ou six Peintres, dont les ouvrages sont encore une partie de la gloire du maître. Enfin toutes les

Ecoles d'Italie, celles de Venise, de Rome, de Parme & de Boulogne, où les grands sujets se multiplioient si facilement dans les bons tems, en sont aujourd'hui dénuées.

Cette décadence est arrivée précisément en des tems où l'Italie jouïssoit des jours les plus heureux dont elle ait jouti depuis la destruction de l'Empire Romain par les Barbares. Toutes les conjonctures qui décideroient de la destinée des beaux arts, s'il étoit vrai que cette destinée dépendît uniquement des causes morales, concouroient à les faire fleurir, quand ils y sont tombez en décadence. Ce fut depuis l'expédition de notre Roi Charles VIII. à Naples, (a) jusqu'à la paix faite à Cambrai en mil cinq cens vingt-neuf, entre Charles-Quint & François I. laquelle fut bientôt suivie de la dernière révolution de l'Etat de Florence, que les guerres désoleient l'Italie. Durant trente-quatre ans, l'Italie, pour me servir de l'expression familière à ses Historiens, fut foulée aux pieds par les nations barbares. Le Royaume de Naples fut conquis quatre ou cinq fois par différens Princes, & l'Etat de Milan changea de maître

(a) En 1494.

encore plus souvent. On vit plusieurs fois des clochers de Venise, les armées ennemies, & Florence fut presque toujours en guerre, ou contre les Médicis qui la vouloient assujettir, ou contre les Pisans qu'elle vouloit remettre sous le joug. Rome vit plus d'une fois des troupes ennemies ou suspectes dans ses murailles, & cette Capitale des beaux arts, fut saccagée par les armes de l'Empereur Charles-Quint, avec autant de barbarie que le seroit une ville prise d'assaut par les Turcs. Ce fut précisément durant ces trente-quatre années que les Lettres & les Arts firent en Italie ces progrès qui semblent encore prodigieux aujourd'hui.

Depuis la dernière révolution de l'Etat de Florence jusqu'à la fin du seizième siècle, le repos de l'Italie ne fut interrompu que par des guerres de frontière ou de courte durée. Aucune de ses grandes villes ne fut saccagée, & il n'arriva plus de révolutions violentes dans les cinq Etats principaux qui la partagent presque entr'eux. Les Allemands ni les François n'y firent plus d'invasion, si l'on en excepte l'expédition du Duc de Guise à Naples sous Paul IV. laquelle fut plutôt une cour-

se qu'une guerre. Le dix-septième siècle a été pour l'Italie un tems de repos & d'abondance jusqu'à sa dernière année. Ce fut durant tous les tems dont j'ai parlé, que les Vénitiens amassèrent des sommes immenses en argent monnoyé, & qu'ils firent faire leur fameuse chaîne d'or, à laquelle on ajoutoit tous les ans de nouveaux anneaux. Ce fut alors que Sixte-Quint mit dans le trésor Apostolique cinq millions d'écus d'or; que la Banque de Genes se remplit, que les grands Ducs mirent ensemble de si grosses sommes; que les Ducs de Ferrare remplirent leurs coffres; en un mot, que tous ceux qui gouvernoient en Italie, à l'exception des Vicerois de Naples & des Gouverneurs de Milan, trouvoient, après les dépenses courantes & les dépenses faites par précaution, un superflu dans le revenu de chaque année lequel on pouvoit épargner; voilà le symptôme le plus certain d'un Etat florissant. Néanmoins ce fut durant ces années de prospérité que les Ecoles de Rome, de Florence, de Venise, & successivement que celle de Boulogne s'appauvrirent & devinrent dénuées de bons sujets. Comme leur Midi s'étoit trouvé fort près de leur Levant, leur Couchant

ne se trouva pas bien éloigné de leur Midi. Je ne veux point prévoir la décadence de notre siècle, quoiqu'un homme (a) qui a beaucoup d'esprit, ait écrit, il y a déjà plus de quarante ans, en parlant des beaux ouvrages que ce siècle a produit. *Il en faut convenir de bonne foi, il y a environ dix ans que ce bon tems est passé.* M. Despréaux, avant que de mourir, vit prendre l'effort à un Poète Lyrique né avec les talens de ces anciens Poètes, à qui Virgile donne une place honorable dans les Champs Elysées, pour avoir enseigné les premiers la morale aux hommes encore féroces. Les ouvrages de ces anciens Poètes qui furent un des premiers liens de la société, & qui donnerent lieu à la fable d'Amphion, ne contenoient pas des maximes plus sages que les Odes de l'Auteur dont je parle à qui la nature ne sembloit avoir donné du génie que pour parer la morale, & pour rendre aimable la vertu. D'autres qui vivent encore, mériteroient que je fisse une mention honorable de leurs ouvrages, mais comme dit Velleius Paterculus, en un cas à peu près pareil, *Vivorum censura difficilis.* Il est trop dé-

(a) M. de Fontenelle, Digression sur les anciens & les modernes.

licat d'entreprendre le recensement des Poètes vivans.

Si nous remontons au siècle d'Auguste, nous verrons que les Lettres, les Arts, & principalement la Poësie, tombèrent en décadence, quand tout conspiroit à les soutenir. Ils dégénérèrent durant les plus belles années de l'Empire Romain. Bien des gens pensent que les Lettres & les Arts périrent ensevelis sous les ruines de cette Monarchie renversée & dévastée par les peuples Septentrionaux. On suppose donc que les inondations des barbares, suivies du bouleversement entier de la société dans la plûpart des lieux où ils s'établirent, ôtèrent aux peuples conquis les commoditez nécessaires pour cultiver les Lettres & les Arts, & même l'envie de le faire. Les Arts, dit-on, ne peuvent subsister en un pays dont les Villes sont changées en campagnes, & les campagnes en déserts.

*Tanti causa mali Latio gens aspera aperto
Sapius irrumpens, sunt jussi vertere morem
Aufonidæ vieli. (a)*

Cette opinion, pour être communément reçue, n'en est pas moins fautive. Les opinions fausses en histoires, s'é-

(a) *Vida Poët. lib. prim.*

tablissent

tablissent aussi facilement que les opinions fausses en philosophie. Les lettres & les arts étoient déjà tombez en décadence, ils avoient déjà dégénéré, quoiqu'on ne laissât pas de les cultiver avec soin, quand ces nations, le fleau du genre humain, quitterent les neiges de leur patrie. On peut regarder le Buste de Caracalla comme le dernier soupir de la Sculpture Romaine. Les deux Arcs de triomphe qui furent élevez à Severe son pere, les chapiteaux des colonnes qui étoient au Septizonne, qu'on a transférées en différentes Eglises, lorsqu'il fut abbatu, & les statües connües pour être faites dans ce tems-là, & qui nous sont demeurées, montrent que la Sculpture & l'Architecture étoient déjà déchües sous le regne de ce Prince & de ses enfans. Tout le monde sçait que les bas-reliefs du plus grand de ces deux Arcs de triomphe, sont de mauvaise main. On peut croire cependant que les Sculpteurs les plus habiles y furent employez, quand ce n'auroit été que par égard pour le lieu où l'on l'élevoit. C'étoit dans le quartier le plus considérable de la ville au bout du *Forum Romanum*, & comme on a sujet de le croire, au bas de celui des escaliers destinez à monter au Capitole, qui

s'appelloit *Les cent degrez*. Or Severe régnoit plus de deux cens ans avant la premiere prise de Rome par Alaric. Depuis cet Empereur les arts allerent toujours en dégénérant.

Les monumens qui nous restent des successeurs de Severe, font encore moins d'honneur à la Sculpture, que ne lui en font les bas-reliefs du plus grand des deux Arcs de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince.

Les Médailles Romaines, frappées après le regne de Caracalla, & après celui de Macrin son successeur, qui ne lui survéquit que deux ans, sont très-inférieures à celles qui furent frappées sous les trente premiers Empereurs. Après Gordien Pie, elles dégénérèrent encore plus sensiblement, & sous Gallien qui regnoit cinquante ans après Caracalla, elles n'étoient plus qu'une vilaine monnoie. Il n'y a plus ni goût ni dessein dans leur gravure, ni entente dans leur fabrication. Comme ces Médailles étoient une monnoie destinée autant pour instruire la postérité des vertus & des belles actions du Prince sous le regne de qui l'on les frappoit, qu'à servir dans le commerce, on peut bien croire que les Romains, aussi jaloux de leur

mémoire, qu'aucun autre peuple, employoient à les faire les ouvriers les plus habiles qu'ils pussent trouver. Il est donc raisonnable de juger par la beauté des Médailles, de l'état où étoit la gravure sous chaque Empereur, & la gravure est un art qui suit la Sculpture pas à pas. Les observations qu'on fait par le moyen des Médailles, sont confirmées par ce qu'on remarque dans les ouvrages de Sculpture dont on connoît le tems & qui subsistent encore. Par exemple, les Médailles du grand Constantin qui régnoit cinquante ans après Gallien, sont très-mal gravées : elles sont d'un mauvais goût, & nous voyons aussi par l'Arc de triomphe élevé à l'honneur de ce Prince, qui subsiste encore à Rome aujourd'hui, que sous son regne & cent ans avant que les Barbares prissent Rome, la Sculpture y étoit redevenue un art aussi grossier qu'elle pouvoit l'être au commencement de la première guerre Punique.

Quand le Sénat & le peuple Romain voulurent ériger à l'honneur de Constantin cet Arc de triomphe, il ne se trouva point apparemment dans la Capitale de l'Empire un Sculpteur capable d'entreprendre l'ouvrage. Malgré le res-

pect qu'on avoit à Rome pour la mémoire de Trajan, on dépouilla l'Arc élevé autrefois à son honneur de ses ornemens, & sans égard à la convenance, on les employa dans la fabrique de l'Arc qu'on élevoit à Constantin. Les Arcs triomphaux des Romains n'étoient pas, comme les nôtres, des monumens imaginez à plaisir, ni leurs ornemens, des embellissemens arbitraires qui n'eussent pour regles que les idées de l'Architecte. Comme nous ne faisons pas de triomphe réel, & qu'après nos victoires, on ne conduit pas en pompe le Triomphateur sur un char précédé de captifs, les Sculpteurs modernes peuvent se servir, pour embellir leurs Arcs allégoriques, des trophées & des armes qu'ils inventent à leur gré. Les ornemens d'un de nos Arcs triomphaux peuvent ainsi convenir la plupart à un autre Arc. Mais comme les Arcs triomphaux des Romains ne se dressoient que pour éterniser la mémoire d'un triomphe réel, les ornemens tirez des dépouilles qui avoient paru dans un triomphe, & qui étoient propres pour orner l'Arc qu'on dressoit, afin d'en perpétuer la mémoire, n'étoient point propres pour embellir l'Arc qu'on élevoit en mémoire d'un autre

triomphe, principalement si la victoire avoit été remportée sur un autre peuple que celui sur qui avoit été remportée la victoire, laquelle avoit donné lieu au premier triomphe comme au premier arc. Chaque nation avoit alors ses armes & ses vêtemens particuliers très connus dans Rome. Tout le monde y sçavoit distinguer le Dace, le Parthe & le Germain; ainsi qu'on sçavoit distinguer les François des Espagnols, il y a cent ans, & quand ces deux nations portoient encore chacune des habits faits à la mode de son pays. Les Arcs triomphaux des anciens étoient donc des monumens historiques, & qui exigeoient une vérité historique, à laquelle il étoit contre la bienséance de manquer.

Néanmoins on embellit l'Arc de Constantin, des captifs Parthes, & des trophées composées de leurs armes & de leurs dépouilles, ornemens enlevés de l'Arc de Trajan. C'étoit sur les Parthes que Trajan avoit pris nos dépouilles; mais Constantin n'avoit encore rien eu à démêler avec cette nation. Enfin on orna l'Arc avec des bas-reliefs, où tout le monde reconnoissoit, & où tout le monde reconnoît encore la tête de

Trajan. Il ne faut pas dire que ce fut pour avoir plutôt fait qu'on sacrifia le monument de Trajan pour élever l'Arc de Constantin. Comme on ne pouvoit pas le composer entièrement de morceaux rapportez, il fallut qu'un Sculpteur de ce tems-là fit quelques bas-reliefs qui servissent à remplir les vuides. Tels sont les bas-reliefs qui se voyent sous l'arcade principale : les Divinités qui sont en dehors de l'Arc, posées sur les moulures du ceintre des deux petites arcades, ainsi que les bas-reliefs écartez, placez sur les clefs de voûte de ces arcades. Toute cette Sculpture qu'on distingue d'avec l'autre, en approchant de l'Arc, est fort au-dessous du bon Gothique, quoique suivant les apparences, le Sculpteur le plus habile de la Capitale de l'Empire y ait mis la main. Enfin, quand Constantin voulut embellir sa nouvelle Capitale, Constantinople, il ne sçut faire mieux que d'y transporter quelques uns des plus beaux monumens de Rome. Cependant comme la Sculpture dépend plus des causes morales que la Peinture & la Poësie ; comme les causes physiques n'ont point sur la Sculpture le même empire qu'elles ont sur les deux autres arts, la Sculpture doit décroître plus lentement qu'eux, & même

plus lentement que l'éloquence. Aussi voyons-nous par ce que Pétrone nous dit de la Peinture, que cet art baïssoit déjà dès le tems de l'Empereur Néron.

Quant à la Poësie, Lucain fut le successeur de Virgile, & il y a déjà bien des degrez en descendant, de l'Enéide à la Pharsale. Après Lucain parut Stace, dont les poësies sont réputées très inférieures à celles de Lucain. Stace, qui vivoit sous Domitien, ne laissa point de successeurs. Horace n'en avoit pas eu dans le genre Lyrique. Juvenal soutint la Satyre jusques sous l'empire d'Adrien, mais ses poësies peuvent être regardées comme le dernier soupir des Muses Romaines. Ausone & Claudien, qui voulurent ranimer la Poësie Latine, ne rendirent au jour qu'un phantôme qui lui ressembloit. Leurs vers n'ont ni le nombre, ni la force de ceux qui furent faits sous le regne d'Auguste. Tacite, qui écrivoit sous Trajan, est le dernier Historien Latin. C'est être le dernier que de n'avoir pas eu d'autre successeur que l'abbreviateur de Trogue Pompée. Quoique les Sçavans paroissent incertains du tems où Quinte-Curce (a) écrivoit son histoire d'Alexandre, & que

(a) *Justin.*

quelques-uns l'ayent cru un Ecrivain postérieur à Tacite; il me paroît décisif par un passage de son livre que cet Auteur la composa sous l'Empire de Claudius, & par conséquent qu'il l'écrivoit environ quatre-vingt ans avant que Tacite écrivît. Quinte-Curce dit (a) à l'occasion des malheurs dont la mort d'Alexandre fut suivie, parce que les Macédoniens prirent plusieurs Chefs à la place d'un seul: Que Rome avoit pensé périr depuis peu par le projet de rétablir la République. Or on reconnoît dans le récit magnifique qu'il fait de cet événement, toutes les principales circonstances du tumulte qui arriva dans Rome, quand le Sénat voulut après la mort de Caligula, rétablir le gouvernement Républicain, & quand ses partisans se cantonnèrent contre les cohortes Prétoriennes qui vouloient avoir un Empereur. Quinte-Curce caractérise si bien toutes les circonstances de l'avénement de Claudius à l'Empire qui calma le tumulte; il parle si nettement de la famille de Claudius, qu'on ne sçauroit hésiter sur l'application de ce passage, d'autant plus que l'exposé qu'on y trouve ne peut être appliqué à l'avénement à l'Empire d'aucun des trente

(a) *Quinte-Curt. lib. 10. sect. 2.*

successeurs immédiats de Claudius. On ne sçauroit entendre ce passage de Quinte-Curce, que de l'avénement de Claudius à l'Empire, ou de celui de Gordien Pie.

Soixante années après Auguste, Quintilien écrivoit déjà sur les causes de la décadence de l'éloquence Latine. Longin qui écrivoit sous Gallien, a fait un chapitre sur *les causes de la décadence des esprits* à la fin de son traité du Sublime. Il ne restoit plus que l'Art Oratoire. Les Orateurs avoient disparu. La décadence des Lettres & des Arts étoit déjà un objet sensible. Il frappoit assez les personnes capables de faire des réflexions pour les obliger d'en rechercher les causes. C'étoit longtems avant que les Barbares dévastaient l'Italie, qu'elles faisoient cette observation.

On remarquera encore que les Lettres & les Arts commencerent à décroître sous des Empereurs magnifiques, & qui les cultivoient eux-mêmes. La plupart de ces Princes se piquoient d'être Orateurs, & plusieurs d'entr'eux vouloient être Poètes. Néron, Adrien, Marc-Aurele & Alexandre Severe sçavoient peindre. Croit on que les arts fussent sans considération sous leur re-

gne ? Enfin dans les quatre siècles qui se sont écoulés depuis Jules César jusqu'à l'inondation des Barbares, il y eut de suite plusieurs regnes tranquilles qu'on peut regarder comme le siècle d'or réel & historique. Nerva, Trajan, Adrien, Antonin Pie & Marc-Aurele qui se succéderent immédiatement, & dont l'avènement à l'Empire fut aussi paisible que celui d'un fils qui succede à son pere, étoient à la fois de grands Princes & de bons Princes. Leurs regnes contigus composent presque un siècle de cent ans.

Il est vrai que plusieurs Empereurs furent des tyrans, & que les guerres civiles, par le moyen desquelles un grand nombre de ces Princes parvint à l'Empire, ou le perdit, furent très-fréquentes. Mais la mauvaise humeur de Caligula, de Néron, de Domitien, de Commode, de Caracalla & de Maximin, ne tomboit guères sur les gens de lettres, & tomboit encore moins sur les Artisans. Lucain le seul homme de lettres distingué, qui ait été mis à mort dans ces tems-là, fut condamné comme conspirateur, & non pas comme Poète. La mort de Lucain dégoûta t'elle ceux qui avoient du génie de faire des vers ? Stace, Juvenal, Martial & plusieurs au-

tres qui ont pû le voir mourir, n'ont pas laissé de composer. La mauvaise humeur des Empereurs, n'en vouloit qu'aux Grands de l'Etat. L'envie que les plus cruels avoient d'être bien avec le peuple, & qui les obligeoit à rechercher sa faveur, en lui donnant toutes sortes de fêtes & de spectacles, les engageoit à procurer l'avancement des Lettres & des Arts.

Quant à ces guerres civiles dont on parle tant, la plûpart se firent hors de l'Italie, & elles furent terminées en deux campagnes. Elles n'ont pas troublé quarante années des trois cens années qu'on compte depuis Auguste jusqu'à Gallien. La guerre civile d'Othon contre Vitellius, & celle de Vitellius contre Vespasien, qui ne durèrent pas mises ensemble, l'espace de neuf mois, ne purent certainement pas préjudicier aux lettres & aux beaux arts, autant que les guerres civiles du grand Pompée & de ses enfans contre César, autant que la guerre civile de Modene, & que les autres guerres civiles que fit Auguste contre les meurtriers de César, & contre Marc-Antoine. Cependant les guerres civiles où César & Auguste eurent part, n'arrêterent pas le progrès des Lettres

& des Arts. La mort de Domitien fut l'ouvrage d'un complot de Valets, & le lendemain de sa mort Nerva regnoit déjà paisiblement. Les choses se passèrent à peu près de même à la mort de Commode, & à celle de Pertinax, les premiers des Empereurs qui furent tuez & déposés après Domitien. Severe déposséda Didius Julianus sans combat, & la guerre qu'il fit dans l'Orient contre Pescennius Niger, & celle qu'il fit ensuite dans les Gaules contre Clodius Albinus, n'empêchoient pas les Artistes & les Sçavans de Rome de travailler, non plus que les révolutions subites qui se passèrent en Asie, & qui mirent Macrin à la place de Caracalla, & Heliogabale à la place de Macrin. Il est vrai que ces révolutions tumultueuses arrivoient quelquefois dans Rome, mais elles se terminoient en un jour ou deux, & sans être suivies de ces accidens qui peuvent retarder le progrès des arts & des sciences.

Néron fut déposé dans Rome, sans qu'il s'y donnât aucun combat. Le meurtre de Galba, & l'avènement d'Otthon au trône fut l'ouvrage d'une manœuvre, & le tumulte ne coûta point la vie à cent personnes. Le peuple regarda les

combats que les troupes de Vespasien, & celles de Vitellius se donnerent dans Rome durant un jour, sans y prendre plus d'intérêt qu'il avoit coutume d'en prendre aux combats des Gladiateurs. Maximin fut déposé, & les Gordiens Africains mis en sa place, sans qu'il se fit à Rome d'autre mouvement que s'il se fût agi de l'exécution d'un Arrêt rendu contre un particulier. Quand les Gordiens furent morts en Afrique, Pupprien & Balbin leur succéderent sans tumulte, & deux jours virent naître & finir la guerre qui commença entre le peuple & les cohortes Prétoriennes, quand ces deux Empereurs furent assassinés, & Gordien Pie mis en leur place. Les autres révolutions furent promptes, & nous avons déjà dit qu'elles arrivèrent hors de Rome. Enfin les guerres civiles des Romains, sous leurs cinquante premiers Empereurs, étoient des guerres que les armées faisoient les unes contre les autres, pour se disputer l'avantage de donner un maître à l'Empire, & les deux partis ménageoient les Provinces avec autant de soin qu'on ménage dans les guerres, que nos Princes Chrétiens ne se font que trop souvent, les pays qu'on espere de conquérir

& de garder. Il y arrive bien des désordres, mais ils ne sont pas tels qu'ils ensevelissent les arts & les sciences. Toutes les guerres n'empêchent pas leurs progrès. Celles-là seulement peuvent être citées comme une des causes de leur décadence, qui mettent l'état des particuliers en danger; celles dans lesquelles il devient esclave, de citoyen qu'il étoit auparavant, ou qui le privent du moins de la propriété de ses biens.

Telles étoient les guerres des Perses contre les Grecs, & celles des Barbares du Nord contre l'Empire Romain. Telles sont les guerres entre les Turcs & les Chrétiens, où le peuple entier court encore de plus grands dangers que ceux où les soldats sont exposez dans les guerres ordinaires. De pareilles guerres anéantissent certainement les arts & les sciences dans les pays qu'elles désolent. Mais les guerres réglées où le peuple ne court d'autre risque que celui de changer de Maître & d'appartenir à un Prince Chrétien plutôt qu'à un autre, ne peuvent tout au plus anéantir les arts & les sciences que dans une ville qui seroit assez malheureuse pour être prise d'assaut & saccagée. La terreur que ces guerres répandent, peut tout au

plus retarder leurs progrès durant quelques années, & il paroît même qu'elle ne les retarde pas. Je ne sçai par quelle fatalité les arts & les sciences ne fleurissent jamais mieux qu'au milieu de ces guerres. La Grece en essuya plusieurs dans le siècle de Philippe le pere d'Alexandre le Grand. Ce fut dans le tems des guerres civiles qui affligerent l'Empire Romain sous César & sous Auguste, que les sciences & les beaux arts firent à Rome de si grands progrès. Depuis mil quatre cens quatre-vingt-quatorze jusqu'en mil cinq cens vingt-neuf, l'Italie fut presque toujours en proie à des armées composées en grande partie de soldats étrangers. Les Bays Pas des Espagnols étoient attaquez par la France & par la Hollande, lorsque l'Ecole d'Anvers fleurit. N'est-ce pas durant la guerre que les lettres & les arts ont fait en France leurs progrès les plus grands ?

On ne trouve donc point, quand on y veut faire sérieusement réflexion, que durant les trois siècles qui suivirent le meurtre de César, l'Empire Romain ait essuyé aucune de ces guerres affreuses, qui sont capables de faire tomber en décadence les lettres & les beaux arts. Ce ne fut que sous Gallien que les Bar-

baires commencerent d'avoir quelques établissemens permanens sur les terres de l'Empire, & que les Tyrans se cantonnerent dans les Provinces. Ces Gouverneurs qui s'y rendirent Souverains, pouvoient bien donner lieu à la dévastation de quelques pays par les guerres qu'ils faisoient les uns aux autres dans des Provinces qui n'étoient pas gardées l'une contre l'autre par des frontieres fortifiées, parce qu'elles avoient appartenu longtems au même maître, mais ces dévastations n'étoient pas capables de faire tomber les lettres & les arts dans la décadence où ils tomberent. La capitale de l'Etat fut toujours dans un Etat contigu, le séjour des arts. Ainsi tous les bons ouvriers de l'Empire Romain devoient se rassembler à Rome. Il n'y a donc que les dévastations de la ville de Rome qu'on puisse alléguer comme une des causes de l'anéantissement des arts & des lettres. Or, la ville de Rome jusqu'à sa prise par Alaric, événement qui n'arriva que quatre cens cinquante ans après la mort de César, fut toujours la capitale d'un grand Empire, où l'on élevoit chaque jour des bâtimens superbes. Les tumultes des cohortes Prétoriennes n'ont pas

empêché qu'il n'y eût de grands Peintres, de grands Sculpteurs, de grands Orateurs & de grands Poëtes, puisqu'ils n'empêchoient pas qu'il ne s'y trouvât un peuple entier d'Artisans médiocres. Quand les arts sont assez cultivez pour former un grand nombre d'Artisans médiocres, ils en formeroient d'excellens, si le génie ne manquoit pas aux ouvriers.

Rome est encore aujourd'hui remplie de tombeaux & de statues qu'on reconnoît certainement par les inscriptions ou par les coëffures des femmes, pour avoir été fait depuis l'Empire de Trajan jusques à l'Empire de Constantin. Comme les Romaines changeoient leurs coëffures aussi souvent que les François changent la leur, on peut connoître à peu près par la forme des coëffures, qui se trouvent dans les monumens Romains, sous quel Empereur ils ont été faits, & cela, parce que nous sçavons par les médailles des femmes & des parentes des Empereurs, en quel tems une certaine mode a eu cours. C'est ainsi qu'on pourroit, à l'aide du recueil des modes en usage en France depuis trois cens ans, & que Monsieur de Gaignieres avoit ramassé, juger du

tems où la figure d'une Dame Françoisé en habit de ville, auroit été faite.

Il y avoit, disent des Auteurs du quatrième siècle, plus de statuës à Rome que d'hommes vivans. Les plus belles statuës de la Grece, dont les restes nous sont si précieux, étoient de ce nombre. Depuis Caracalla, ces statuës ne formerent plus de grands Sculpteurs. Leur vertu demeura suspenduë jusques aux tems du Pape Jules II. Cependant on continuoit encore sous Constantin de faire élever à Rome des bâtimens somptueux, & par conséquent de faire travailler les Sculpteurs. Il n'y eut peut-être jamais une plus grande quantité d'ouvriers à Rome, que lorsqu'il n'y en avoit plus de bons. Combien Severe, Caracalla, Alexandre Severe & Gordien Pie, firent-ils élever de bâtimens superbes ? On ne peut voir les ruines des Thermes de Caracalla, sans être surpris de l'immensité de cet édifice. Auguste n'en bâtit pas d'aussi vaste. Il n'y eut jamais un édifice plus somptueux, plus chargé d'ornemens & d'incrustations, ni qui fit plus d'honneur par sa masse à un Souverain, que les Thermes de Diocletien, l'un des successeurs de Gallien. Une Salle de cet édifice fait aujourd'hui l'Eglise

des Chartreux de Rome. Une des loges des Portiers fait une autre Eglise. Celle des Fueillans à *Termini*.

Ajoutons encore une remarque à ces considérations. La plûpart des Sculpteurs Romains faisoient leur apprentissage dans l'état d'esclaves. On peut donc croire que les Marchands, dont la profession étoit de négocier en esclaves, examinoient avec soin & avec capacité, si parmi les enfans qu'ils élevoient pour les vendre, il ne s'en trouvoit pas quelqu'un qui fût propre à devenir un Sculpteur habile. On peut imaginer aussi avec quel soin ils donnoient à ceux qu'ils jugeoient capables d'exceller dans la Sculpture, l'éducation propre à perfectionner leur talent. Un esclave bon ouvrier étoit alors un trésor pour son maître, soit qu'il voulût vendre la personne ou les ouvrages de cet esclave. Or les voies qu'on peut employer pour obliger un jeune esclave à s'appliquer au travail, sont tout autrement efficaces que celles qu'on peut employer pour y porter des personnes libres. Quel aiguillon d'ailleurs pour un esclave, que l'espérance de sa liberté ! Les chefs-d'œuvres, dont nous admirons les vestiges, étoient encore dans les pla-

ces publiques, & l'on ne sçauroit imputer qu'aux causes morales la grossiereté des Artisans, qui ne sont venus qu'après le sac de Rome par Alaric.

Pourquoi les lettres & les arts ne se sont-ils pas soutenus dans la Grece au même point d'élevation où ils y étoient sous le pere d'Alexandre, & sous les premiers successeurs de ce conquérant ? Pourquoi furent-ils toujours *retrogrades*, de maniere que sous Constantin, les ouvriers Grecs étoient redevenus aussi grossiers qu'ils pouvoient l'avoir été deux cens ans avant Philippe. Les lettres & les arts sont tombez sensiblement dans la Grece depuis le tems de Persée, le Roi de Macédoine qui fut défait & pris prisonnier par Paul Emile. Mais la Peinture ne s'étoit pas soutenue jusqu'à lui. Elle avoit dégénéré dès le tems des successeurs d'Alexandre. (a) *Floruit autem circa Philippum & usque ad successores Alexandri præcipue Pictura.* Lucien peut passer pour le seul Poète qu'ayent produit les tems suivans quoiqu'il n'ait écrit qu'en prose. Plutarque & Dion qui approche plus du tems de Plutarque que de son mérite, sont réputez les meilleurs Auteurs qui

(a) *Quintil. Inst. lib. 11. cap. x.*

ayent écrit depuis que la Grece fut devenue une Province de l'Empire Romain. On doit regarder avec vénération les écrits de ces deux Grecs. Ils sont l'ouvrage d'Historiens judicieux qui nous racontent avec sens beaucoup de faits importants & curieux, que nous ne tenons que de leurs récits. Les livres de Plutarque surtout, sont le reste le plus précieux de l'antiquité Grecque & Romaine par rapport aux détails & aux faits qu'il nous apprend. On peut dire quelque chose d'approchant de Dion & d'Hérodien, qui écrivirent sous Alexandre Severe & sous Gordien Pie, mais on ne compare pas ces Historiens pour l'art d'écrire avec force comme avec dignité, pour l'art de peindre les grands événemens à Thucydide & à Hérodote. Nous avons parlé de l'usage qu'on pouvoit faire des médailles pour connoître l'état où les arts se trouvoient dans le tems qu'elles ont été frappées. Or les médailles frappées en très-grand nombre à l'honneur & avec la tête des Empereurs dans tous les pays de l'Empire Romain, où l'on parloit Grec, sont mal gravées en comparaison de celles qui se frappaient à Rome en même tems sous l'autorité du Sénat, dont elles por-

tent la marque. Par exemple, les médailles de Severe frappées à Corfou, & que la découverte d'un trésor qui fut faite dans cette Isle il y a environ soixante ans, a renduës très-communes, ne sont point comparables aux médailles Latines de cet Empereur frappées à Rome. Néanmoins les médailles de Corfou sont des médailles Grecques les mieux frappées. La regle générale ne souffre presque point d'exception.

La Grece, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à son assujettissement aux Romains, n'essuya point cependant de ces guerres qui sont capables de faire oublier durant des siècles entiers les lettres & les arts. Le tumulte que causa l'irruption des Gaulois dans la Grece environ cent ans après la mort d'Alexandre, ne dura point longtems. Mais supposons que les lettres & les arts ayent pû souffrir par les guerres qui se firent entre les successeurs d'Alexandre, & par celles que firent les Romains contre deux Rois de Macédoine & contre les Etoliens, les lettres & les arts auroient dû remonter vers la perfection, dès que la tranquillité de la Grece eut été renduë stable & permanente par sa soumission aux Romains. L'étude des

Artisans ne fut plus interrompue que par la guerre de Mithidrate & par les guerres civiles des Romains qui donnerent, à différentes reprises, quatre ou cinq ans d'inquiétudes à diverses Provinces. Au plus tard les lettres & les arts auroient dû se relever sous le règne d'Auguste qui les fit fleurir à Rome. La Grece, après la bataille d'Actium, jouit durant trois siècles, de ses jours les plus tranquilles. Sous la plûpart des Empe-reurs Romains, la soumission de la Grece à l'Empire, fut plutôt une mouvance qui assûroit la tranquillité publique qu'un asservissement à charge aux particuliers & préjudiciable à la société. Les Romains ne tenoient pas un corps de troupes dans la Grece, comme ils en tenoient en d'autres Provinces. La plûpart des villes s'y gouvernoient par leurs anciennes Loix, & généralement parlant, de toutes les dominations étrangères aucune ne fut jamais moins à charge aux peuples soumis que la domination des Romains. C'étoit un gouvernail plutôt qu'un joug. Enfin les guerres que les Athéniens, les Thébains & les Lacédémoniens s'étoient faites. Celles de Philippe contre les autres Grecs, avoient été bien plus funestes par

leur durée & par leurs événemens, que celles qu'Alexandre, ni que celles que ses successeurs ou les Romains firent dans la Grece. Cependant ces premières guerres n'avoient pas empêché les arts & les sciences d'y faire ces progrès qui font encore tant d'honneur à l'esprit humain.

Tout ce que vous venez d'alléguer, me répondra t'on, ne prouve point que sous les Antonins & sous leurs successeurs, les Grecs n'eussent pas autant de génie qu'en avoient Phidias & Praxitèle; mais leurs Artisans avoient dégénéré, parce que les Romains avoient transporté à Rome les chef-d'œuvres des grands Maîtres, & qu'ils avoient ainsi dépouillé la Grece des objets les plus capables de former le goût, & d'exciter l'émulation des jeunes ouvriers. La seconde guerre Punique duroit encore, quand Marcellus (a) fit transporter à Rome les dépouilles des Portiques de Syracuse, lesquelles donnerent à quelques citoyens Romains un goût pour les arts, qui devint bientôt à Rome un goût universel, & qui fût cause dans la suite de tant de déprédations. Ceux-là mêmes qui ne connoissent pas le mérite

(a) Livius, *hist. lib. 25.*

des statuës, des vases & des autres curiositez, ne laissoient pas dans l'occasion de les emporter à Rome où ils voioient qu'on en faisoit tant de cas. On contoit que Mummius qui voulut enrichir Rome des dépouilles de Corinthe, ne s'y connoissoit guères, par la menace ridicule qu'il fit aux maîtres des Navires qui les y devoient transporter. (a) Jamais perte n'auroit été moins réparable que celle d'un pareil dépôt, composé des chef-d'œuvres de ces Artisans rares, qui contribuent autant que les grands Capitaines, à rendre leur siècle respectable aux autres siècles. Cependant Mummius, en recommandant le soin de cet amas précieux à ceux auxquels il le confioit, les menaça très-sérieusement, que si les statuës, les tableaux & les choses dont il les chargeoit de répondre, venoient à se perdre, ils en feroit faire d'autres à leurs dépens. Mais bien-tôt, continuera-t'on, tous les Romains sortirent de cette ignorance, & bien-tôt le simple soldat ne brisa plus les vases précieux, en saccageant les villes prises. L'armée de Silla rapporta de l'Asie à Rome, ou pour parler avec plus de précision, elle y rendit commun

(a) *Vell. Pater. lib. 2.*

tous les goûts des Grecs. (a) *Ibi primum insuevit exercitus Populi Romani amare, potare, signaque, tabulas pictas, vasa cœlata mirari, ea privatim ac publicè rapere, delubra spoliare, sacra profanæque omnia polluere.*

Dès le tems de la République il y eut plus d'un Verrès, plus d'un Romain avoit exercé des droits de conquête sur des Provinces obéissantes. Qu'on voie dans la quatrième Oraison de Cicéron contre ce brigand, la description de ces excès. La licence, loin de finir à Rome avec le gouvernement Républiquain, devint un brigandage effrené sous plusieurs Empereurs. On sçait avec combien d'impudence Caligula pillâ les provinces. Neron envioia Carinas & Acratus, deux connoisseurs, dans la Grece & dans l'Asie, exprès pour y enlever les beaux morceaux de Sculpture qui pouvoient y être restez, & dont il vouloit orner ses nouveaux bâtimens. On ôtoit donc aux pauvres Grecs, comme le dit Juvenal, jusqu'à leurs Penates. On ne leur laissoit pas les moindres petits Dieux qui valussent quelque chose.

*Ipsi deinde lares, si quod spectabile signum;
Si quis in edicula Deus unicus. (a)*

(a) Sallust, de Bell. Catilin. (b) Juv. Sat. 9.

Tous ces faits sont véritables, mais il étoit encore resté dans la Grece & dans l'Asie un si grand nombre de beaux morceaux de Sculpture, que les Artisans n'y manquoient pas de modeles. Il y avoit encore assez d'objets capables d'exciter leur émulation. Les belles statuës qu'on a trouvées dans la Grece depuis deux ou trois siècles, prouvent bien que les Empereurs Romains & leurs Officiers ne les en avoient pas toutes enlevées. Le Ganimede qui se voit dans la Bibliothèque de S. Marc à Venise, fut trouvé en Grece il y a trois cens ans. L'Andromede qui est chez le Duc de Modene, fut trouvée dans Athenes, quand cette ville fut prise par les Vénitiens durant la guerre terminée par la paix de Carlowitz. Les relations des Voïageurs modernes sont remplies de descriptions des statuës & des bas-reliefs qu'on voit encore dans la Grece & dans l'Asie Mineure. Les Romains avoient-ils enlevé les bas-reliefs du temple de la Minerve dans Athenes? Pour parler des Lettres, avoient-ils enlevé de la Grece tous les exemplaires d'Homere, de Sophocle & des autres Ecrivains du bon tems? Non, mais ces jours heureux étoient passez. L'industrie des Grecs

avoit dégénéré en artifice, comme leur sagacité en esprit de finesse. Les Grecs, au talent de s'entre-nuire près, étoient redevenus grossiers. Durant les six derniers siècles de l'Empire de Constantinople, ils étoient moins habiles, principalement dans les arts, qu'ils ne l'avoient été aux tems d'Amintas Roi de Macedoine. Il est vrai que le siècle heureux de la Grece a duré plus long-tems que le siècle d'Auguste & que le siècle de Leon X. Les Lettres s'y sont même soutenues long-tems après la chute des beaux arts, parce que, généralement parlant, les Grecs dans tous les tems sont nez avec plus d'esprit que les autres hommes. Il semble que la nature ait une force dans la Grece qu'elle n'a pas dans les autres contrées, & qu'elle y donne plus de substance aux alimens, & plus de malignité aux poisons. Les Grecs ont poussé le vice & la vertu plus loin que les autres hommes.

La ville d'Anvers a été durant un tems l'Athenes des païs en deçà les Monts. Mais quand Rubens commença de rendre son Ecole fameuse, les causes morales n'y faisoient rien d'extraordinaire en faveur des arts. Si c'étoit l'état florissant des Villes & des Roïaumes,

qui seul amenât la perfection des beaux arts, la Peinture devoit être en sa splendeur dans Anvers soixante ans plutôt. Quand Rubens parut, Avers avoit déjà perdu la moitié de sa splendeur, parce que la République de Hollande nouvellement établie, avoit attiré chez elle la moitié du commerce d'Anvers. La guerre étoit aux environs de cette ville, sur laquelle ses ennemis faisoient tous les jours des entreprises qui mettoient en danger l'état des Marchands, des Ecclésiastiques & de tous les principaux Citoyens. Rubens laissa des Eleves comme Jordaens & Vândick, qui font honneur à sa réputation, mais ces Eleves sont morts sans disciples qui les aient remplacés. L'Ecole de Rubens a eu le sort des autres Ecoles, je veux dire qu'elle est tombée quand tout paroissoit concourir à la soutenir. Il semble du moins que Quellins, qu'on peut regarder comme son dernier Peintre, doive mourir sans Eleves digne de lui. On n'en connoît pas encore, & il n'y a guères d'apparence qu'il en fasse dans la retraite où il s'est confiné.

Après tout ce que je viens d'exposer, il est clair que les arts & les lettres arrivent au plus haut point de leur splen-

deur par un progrès subit , qu'on ne sçau-
roit attribuer aux causes morales , & il
paroît encore que les arts & les lettres re-
tombent , quand ces causes font les der-
niers efforts pour les soutenir.

TROISIEME REFLEXION.

*Que les grands Peintres furent toujours
les contemporains des grands Poètes
leurs compatriotes.*

Enfin les grands Artisans d'un païs ,
ont presque tous été contemporains.
Non-seulement les plus grands Peintres ,
de toutes les Ecoles ont vécu dans le
même tems , mais ils ont été les contem-
porains des grands Poètes leur compa-
triotes. Les tems où les arts ont fleuri , se
font encore trouvez féconds en grands
sujets dans toutes les sciences , dans tou-
tes les vertus & dans toutes les profes-
sions. Il semble qu'il arrive des tems où
je ne sçai quel esprit de perfection se ré-
pand sur tous les hommes d'un certain
païs. Il semble que cet esprit s'en retire ,
après avoir rendu deux ou trois généra-
tions plus parfaites que les générations
précédentes & que les générations sui-
vantes.

Dans le tems où la Grece étoit fé-

conde en Appelles, elle étoit aussi fertile en Praxiteles & en Lyssippes. C'étoit alors que vivoient ses plus grands Poëtes, ses plus grands Orateurs & ses plus grands Philosophes. Socrate, Platon, Aristote, Demosthene, Isocrate, Thucydide, Xenophon, Eschile, Euripide, Sophocle, Aristophane, Menandre & plusieurs autres, ont vécu dans le même siècle. Quels hommes que les Généraux Grecs de ces tems-là ! Quels grands exploits ne faisoient-ils pas avec de petites armées ! Quels Princes que Philippe Roi de Macedoine & son fils ! Qu'on ramasse tout ce que la Grece a produit d'hommes illustres dans les siècles qui se sont écoulés depuis Persée Roi de Macedoine, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, & l'on ne trouvera pas dans ces dix-sept siècles de quoi composer un essai de grands hommes en toutes sortes de professions, qui soit aussi nombreux que celui qu'on peut ramasser sans sortir du siècle de Platon. Toutes les professions dégénérèrent en Grece en même tems que les lettres & les arts. Tite-Live appelle Philopemen, un des Préteurs des Achéens durant le règne de Persée Roi de Macedoine, le dernier des Grecs.

Le siècle d'Auguste eut la même destination qu'avoit eu le siècle de Platon. Parmi les monumens de la Sculpture Romaine , nous n'avons rien de plus beau que les morceaux qui furent faits dans le tems d'Auguste. Tels sont le Buste d'Agrippa son gendre , qui se voit dans la gallerie du grand Duc , le Ciceron de la Vigne Mathei , comme les chapiteaux des colonnes du Temple de Jules Cesar , qui sont encore debout au milieu du *Campo Vaccino* , & que tous les Sculpteurs de l'Europe sont convenus de prendre pour modeles , quand ils traitent l'ordre Corinthien. Ce fut sous Auguste que les médailles Romaines commencerent à devenir belles , & la gravure est un art qui suit ordinairement la Sculpture dans toutes ses destinations. Nous reconnoissons le tems où plusieurs pierres gravées ont été faites , par les sujets & par les têtes qu'elles représentent. Les plus belles pierres Romaines sont celles que nous reconnoissons pour avoir été faites du tems d'Auguste. Telle est le Ciceron sur une agathe qui étoit à Charles II. Roi d'Angleterre , & la pierre du Cabiner du Roi qui représente Auguste & Livie. Telle est la pierre donnée au feu Roi par M.

sur la Poësie & sur la Peinture. 225
Fesch de Balle, où l'on voit Appollon
jouant de la Lyre sur un rocher. C'est
l'attitude qui caractérise l'Appollon *Ac-
tiaque* dans les médailles d'Auguste,
sous qui cette nouvelle Divinité parut
au monde, après qu'il eut gagné la ba-
taille d'Actium. On a même une autre
raison de croire que ces pierres ont été
gravées du tems d'Auguste. C'est le
nom des Graveurs qu'on y lit dans la pla-
ce où le nom de l'ouvrier se trouve gra-
vé quelquefois dans ces sortes d'ouvra-
ges. Or Pline & d'autres nous appren-
nent que ces (a) excellens Graveurs sur
les pierres, travailloient sous cet Empe-
reur. On peut encore citer l'agate en
relief qui se voit à Vienne dans le ca-
net de l'Empereur, laquelle représente
Auguste & Livie, ainsi que celle dont
le P. de Montfaucon nous a donné le
dessin dans son voïage d'Italie, & qui
représente Marc-Antoine (b) & Cleopa-
tre. Enfin le plus précieux des joïaux an-
tiques, l'agate de la Ste Chapelle de Pa-
ris, dont l'explication a exercé le sçavoir
de cinq Antiquaires des plus illustres,
fut faite sous Auguste ou sous ses deux
premiers successeurs. Peiresc, Tristan,
Albert Rubens, M. le Roi & le P. Har-
douin sont d'accord sur ce point là.

(a) Plin. hist. lib. 37. Pag. 242.

On peut dire de l'Architecture Romaine ce que nous venons de dire de la Sculpture. Le théâtre de Marcellus, le portique & les décorations intérieures de la Rotonde, le temple de Jules César dans le *Campo Vaccino*, le temple du Jupiter Anxur à Terracine, qu'on sçait par une inscription gravée sur un des marbres du gros mur, être l'ouvrage de l'Architecte Pollion, (a) & le temple de Castor & Pollux, construit à Naples aux dépens d'un affranchi d'Auguste, sont réputez les monumens de la magnificence Romaine, les plus honorables pour leurs Achitectures.

Tout le monde sçait dès le college que les plus grands Poëtes Romains, ou, pour parler plus juste, que tous les grands Poëtes Latins, à l'exception de deux ou trois, fleurirent dans le siècle d'Auguste. Ce Prince a vu, ou du moins il a pû voir, Virgile, Horace, Properce, Catulle, Tibulle, Ovide, Phedre, Cornelius Gallus, & plusieurs autres dont nous avons perdu les ouvrages, mais qui furent autant admirez de leur tems que ceux que nous admirons encore aujourd'hui. Il a pû voir Lucrece qui mourut l'an de Rome six cens quatre-

(a) C'est apparemment Vitruve qui s'appelloit *Vitruvius Pollio*, & qui vivoit sous Auguste.

vingt - dix - neuf, & le jour même que Virgile prit la robe viril, suivant que Donat le remarque dans la vie de Virgile. M. Créech, (a) le dernier & le meilleur Commentateur de Lucrece, s'est trompé dans la vie qu'il nous a donnée de son Auteur, en le faisant mourir le même jour que Virgile étoit né. Mon intérêt m'oblige de le reprendre ici de cette faute. Voici ce que dit Horace du mérite de Fundanus, de Pollion & de Varius, trois autres Poètes contemporains d'Auguste.

Arguta meretrice potes, Davoque Chremeta.

Eludente senem, comeis garrire libellos.

Unus vivorum Fundani, Pollio Regum

Fasta canit pede ter percusso, fortè epos acer

Ut nemo Varius ducit, molle atque facetum

Virgilio annuerunt gaudentes rure Camæna.

C'est un grand préjugé en faveur de ces Poètes, qu'un Ecrivain aussi judicieux qu'Horace, les mette dans la même classe que Virgile.

La plûpart des Poètes que j'ai citez ont pû voir Cicéron, Hortensius & les autres Orateurs Romains les plus célèbres. Ils ont vû Jules César citoïen aussi distingué par son éloquence & par plu-

(a) Son livre fut imprimé à Oxford en 1695.

seurs vertus civiles, que Capitaine fameux par les exploits & par son intelligence dans l'art militaire. Tite-Live le premier des Romains dans l'art d'écrire l'Histoire, (a) Salluste l'Historien, que Paterculus & Quintilien osent comparer à Thucydide, ont vécu du tems d'Auguste. Ils furent contemporains de Vitruve le plus illustre des Architectes Romains. Auguste étoit déjà né, quand Æsopus & Roscius les plus célèbres Comédiens dont les antiquitez Romaines fassent mention, moururent. Quels hommes que Caton d'Utique, Brutus & la plupart des meurtriers de Cesar! Quel homme devoit être Agrippa qui fit une fortune si prodigieuse sous un Prince aussi bon juge du mérite que l'étoit Auguste. Comme le dit Senèque le pere : (a) *Quidquid Romana facundia habet quod insolenti Gracia aut opponat aut praserat, circa Ciceronem effloruit. Omnia ingenia quæ lucem studiis nostris attulerunt tunc nata sunt. In deterius deinde quotidie data res est.*

Les Pontificats de Jules II. de Leon X. & de Clement VII. si fertiles en grands Peintres, produisirent aussi les

(a) Vell. Pat. lib. 2. Quint. Inst. lib. 10. cap. 1.
(b) M. Ann. Senec. Controv. lib. prim.

sur la Poësie & sur la Peinture. 229
meilleurs Architectes & les plus grands
Sculpteurs dont l'Italie puisse se vanter.
Il parut en même tems des Graveurs
excellens dans tous les genres que cet
art renferme. L'art naissant des Estam-
pes, se perfectionna entre leurs mains
au sortir du berceau, autant que la pein-
ture se perfectionna dans les tableaux
de Raphaël. Tout le monde connoît le
mérite de l'Arioste & du Tasse, qui du
moins naquirent dans le même âge.
Fracastor, Sannazar & Vida, firent
alors les meilleurs vers Latins qui aient
été composez, depuis que les Lettres
Romaines ont jetté de nouvelles fleurs.
Quels hommes chacun en son genre que
Leon X. Paul III. les Cardinaux Bem-
bo & Sadolet, André Doria, le Mar-
quis de Pescaire, Philippe Strozzi, Cos-
me de Medicis dit le Grand, Machia-
vel & Guichardin l'Historien? Mais à
mesure que les arts sont déchus en Ita-
lie, les places & les professions de ces
grands hommes ont cessé d'être remplies
& d'être exercées par des sujets d'un aussi
grand mérite.

Les plus grands Sculpteurs François,
Sarrazin, les Anguiers, le Hongre, les
Marcy, Gyrardon, Desjardins, Coi-
zevox, le Gros, Theodon, Puget &

plusieurs autres qui travaillent encore ;
 ont vécu sous le regne du feu Roi , ainsi
 que le Pouffin , le Sueur , le Brun , Coy-
 pel , Jouvenet , les Boulognes , Forest ,
 Rigault & d'autres qui font honneur à
 notre Nation ? N'est-ce pas sous son re-
 gne que les Mansard ont travaillé ? Ver-
 meule , Mellan , Edelink , Simonneau ,
 Nanteuil , les Poilly , Maffon , Piteau ,
 Van - Schupen , Mademoiselle Stella ,
 Gerard Audran , le Clerc , Picard &
 tant d'autres Graveurs , dont les uns
 sont morts , & les autres vivent encore ,
 ont excellé dans toutes les especes des
 gravures. Nous avons encore eu dans le
 même tems des Orfèvres & des Gra-
 veurs de médailles comme Varin , qui
 méritent que leur réputation dure aussi
 long - tems que celle de Dioscoride &
 d'Alcimedon. Sarrazin , les Corneilles ,
 Moliere , Racine , la Fontaine , Des-
 preaux , Quinault & Chapelle , ont été
 successivement les contemporains de
 tous ces illustres. Il ont vécu en même
 tems que le Notre , si célèbre pour avoir
 perfectionné & même créé en quelque
 façon l'art des Jardins , en usage aujour-
 d'hui dans la plus grande partie de l'Eu-
 rope. Lulli qui vint en France si jeune
 qu'on peut le regarder comme François ,

la Reine & sur la
grand fut né en Itali
été dans la musique ,
parmi toutes les N
son tems des ho
valent à toucher tou
pers.
tous les genres d'élo
me ont été colit
Roi par des persou
es pour modeles a
l'avenir s'applic
es qu'eux. Le F
mond , Monsieur
er de Launoi , Me
Chéne , Monsieur
eur Vaillant , le Pe
omme , le Pere
Acheri , le Pere
eur Arnaud , Mon
eur Nicole , le Pe
eur le Maître , M
frucult , le Card
teur Bochard , M
Pere Malbranche
Monsieur Delcar
di , Monsieur Ro
Monsieur Patru
teur de la Bruy
Monsieur de F
Cambray , Moni

bien qu'il fût né en Italie, a tellement excellé dans la musique, qu'il a fait des jaloux parmi toutes les Nations. Il a vécu de son tems des hommes rares par leur talent à toucher toutes sortes d'instrumens.

Tous les genres d'éloquence & de littérature ont été cultivez sous le regne du Roi par des personnes qui seront citées pour modeles aux Sçavans, qui dans l'avenir s'appliqueront aux mêmes études qu'eux. Le Pere Petau, le Pere Sirmond, Monsieur du Cange, Monsieur de Launoi, Messieurs de Valois, & du Chefne, Monsieur d'Herbelot, Monsieur Vaillant, le Pere Rapin, le Pere Commire, le Pere Mabillon, le Pere d'Acheri, le Pere Thomassin, Monsieur Arnaud, Monsieur Pascal, Monsieur Nicole, le Pere le Bossu, Monsieur le Maître, Monsieur de la Rochefoucault, le Cardinal de Retz, Monsieur Bochard, Monsieur Saumaise, le Pere Malbranche, Monsieur Claude, Monsieur Descartes, Monsieur Gassendi, Monsieur Rohault, l'Abbé Regnier, Monsieur Patru, Monsieur Huet, Monsieur de la Bruyere, Monsieur Fléchier, Monsieur de Fenelon Archevêque de Cambray, Monsieur Bossuet Evêque de

Meaux, le Pere Bourdaloue, le Pere Mascaron, le Pere Desmares, Monsieur de Vaugelas, Monsieur d'Ablancourt, l'Abbé de Saint Réal, Monsieur Pelisson, Monsieur Regis, Messieurs Perault & tant d'autres ont vu naître les chef-d'œuvres de Poësie, de Peinture & de Sculpture qui rendront notre siècle célèbre à jamais.

On trouve dans les deux générations qui ont donné à la France les Sçavans illustres que je viens de nommer, une multitude de grands hommes en toutes sortes de professions. Combien ce siècle fécond en génies, a-t'il produit de grands Magistrats? Le nom de Condé & le nom de Turenne seront l'appellation dont on se servira pour désigner un grand Capitaine, tant que le peuple François subsistera. Quel homme eût été le Maréchal de Guebriant sans la mort prématurée qui l'enleva dans la force de son âge? Tous les talens nécessaires dans les armes, ont été exercez par des sujets d'un mérite distingué. Le Maréchal de Vauban est regardé non-seulement par les Militaires François, mais encore par tous ceux de l'Europe, comme le premier des Ingénieurs. Quelle réputation n'ont pas encore aujourd'hui dans toute

la Grèce & sur la
plusieurs Minist
des lerv? Souhaito
les illustres
vous les illustres
encore été ren
phés en tout ge
qui vivent encore,
les Romains qui n
leur perte.
Paterculus
vers la quin
de Tibere,
des siècles illustres
les mêmes resse
sur ces siècles
siècles illustres qui
cet Historien a é
empire à la fin d
ne sçaurons m'empê
papier des idées qui
l'esprit, sans que
en forme d'un systè
il est-on pas frappe qu
l'ont résolu sur
des pèges, que les
toutes sortes de proje
contemporains; qui
dans un même
longue. En peu
de l'Europe p
perfection. Ariste

l'Europe plusieurs Ministres dont le feu Roi s'est servi ? Souhaitons des successeurs à tous les illustres qui sont morts sans avoir encore été remplacez, & que les Raphaëls en tout genre de professions, qui vivent encore, laissent du moins des Jules Romains qui nous consolent un jour de leur perte.

Velleius Paterculus qui composa son histoire vers la quinzième année de l'Empire de Tibere, a fait sur la destinée des siècles illustres qui l'avoient précédé, les mêmes reflexions que je viens de faire sur ces siècles-là, & sur les autres siècles illustres qui sont venus depuis que cet Historien a écrit. Voici comme il s'explique à la fin de son dernier livre. Je ne sçaurois m'empêcher de mettre ici sur le papier des idées qui me viennent souvent dans l'esprit, sans que je puisse le réduire en forme d'un système évident & suivi. N'est-on pas frappé quand on remarque, en faisant réflexion sur les événemens des siècles passés, que les personnages éminens en toutes sortes de professions, ont toujours été contemporains; qu'ils se sont tous rencontrés dans un même âge dont la durée n'a pas été longue. En peu d'années Eschile, Sophocle & Euripide portèrent la Tragedie à sa perfection. Aristophane, Eupolis &

Cratinus mirent sur pied en un tems fort court, le spectacle que nous appellons l'ancienne Comedie. Menandre avec Philemon & Diphile ses contemporains, s'ils ne furent pas ses égaux, perfectionnerent en peu d'années, ce qu'on appelle la nouvelle Comedie. Inventeurs d'un nouveau genre de poesie, ils laisserent des ouvrages qui ne devoient pas être imitez. Les Philosophes illustres de l'Ecole de Socrates finirent avec ses disciples, Platon & Aristote. On remarquera qu'ils avoient vécu dans le même tems que les grands Poetes dont j'ai parlé. A-t'on vu de grands Orateurs après Isocrates? En a-t'on vu après ses disciples, ou du moins après les Eleves de ses disciples? Le siècle qui produisit ces grands hommes, fut si court, que tous ils ont pu converser les uns avec les autres.

La même chose qui étoit arrivée dans la Grece, est encore arrivée à Rome. Si vous remontez plus haut qu'Attius & ses contemporains, vous ne trouvez que de la rudesse, & même de la grossiereté dans la Tragedie Latine. On ne sçauroit louer les devanciers de cet Auteur que d'une seule chose: d'avoir été les premiers à travailler. Le véritable sel de notre scène comique ne se fait sentir que dans les pieces d'Afranius, dans celle de Cecilius & dans celles de Terence,

sur la Poësie & sur la Peinture. 233
trois Poètes contemporains. On trouve dans
l'espace de quatre-vingt ans tous les bons
Historiens Romains & même Tite-Live.
Nous ne voïons parmi les Historiens des siècles
précédens que des Auteurs tels que Ca-
ton, c'est-à-dire, des Annalistes obscurs &
grossiers. Le tems fécond en bons Poètes,
n'a guères été plus durable que le tems fer-
tile en bons Historiens. L'art Oratoire, l'é-
loquence Romaine, en un mot la perfection
de la prose Latine, ne se voit que dans Ci-
cero & dans ses contemporains. Parmi les
Orateurs venus avant lui, il en est peu qui
nous aient laissé des ouvrages capables de
plaire. Aucun d'eux n'en a laissé que nous
admirions. On pourroit au plus faire quel-
que exception en faveur de Caton. Mais
vous me pardonnerez, Publius Crassus,
Publius Scipion, Lælius, Fannius, Ser-
gius Galba, & vous les freres Gracques,
je ne dois pas vous excepter de la loi com-
mune.

Ceux qui feront attention sur les tems
où les Grammairiens, les Peintres, les
Statuaires & les Sculpteurs fameux ont
vécu, trouveront qu'ils furent toujours les
contemporains des Poètes, des Historiens
& des Orateurs illustres leurs compatrio-
tes, & que la durée des beaux siècles fut
toujours bornée à un petit nombre d'années.

Lorsqu'il m'arrive donc de comparer notre siècle avec les siècles précédens , & de faire réflexion que c'est vainement que nous voulons imiter nos devanciers qui n'étoient que des hommes comme nous , je ne sçaurois me rendre à moi-même une raison de la différence sensible qu'on remarque entre leurs productions & les nôtres , laquelle me satisfait.

Le sentiment de Parterculus est ici d'une autorité d'autant plus grande , que ses contemporains avoient entre les mains , lorsqu'il écrivoit , une infinité d'ouvrages que nous n'avons plus. La plupart sont perdus aujourd'hui , & nous ne sçaurions , pour aisi dire , juger le procès aussi-bien qu'on le pouvoit juger alors. D'ailleurs l'expérience de ce qui s'est passé depuis Paterculus , donne encore un nouveau poids à ses réflexions. Nous avons vu que la destinée du siècle de Leon X. avoit été la même que celle du siècle de Platon & celle du siècle d'Auguste.

ment il se peut
ces physiques de
linée des siècles
avoir de l'air
main.

Peut-on pas so
ner l'explication
nous avons avan
ers établies sur d
est des pais où
point en na
nécessaires po
nos professions ,
ou certaines
? Ne pourro
toute que comme
me , & les arbres
roce , ne donne
un fruit également
où ils le plaient
les enfans élever
plus heureux , n
tous les tems d
reurs ? Certain

SECTION XIV.

Comment il se peut faire que les causes physiques aient part à la destinée des siècles illustres. Du pouvoir de l'air sur le corps humain.

NE peut-on pas soutenir , pour donner l'explication des propositions que nous avons avancées , & que nous avons établies sur des faits constans , qu'il est des païs où les hommes n'apportent point en naissant les dispositions nécessaires pour exceller en certaines professions , ainsi qu'il est des païs où certaines plantes ne peuvent réussir ? Ne pourroit-on pas soutenir ensuite que comme les graines qu'on sème , & les arbres qui sont dans leur force , ne donnent pas toutes les années un fruit également parfait dans les païs où ils se plaisent davantage , de même les enfans élevez sous des climats les plus heureux , ne deviennent pas dans tous les tems des hommes également parfaits ? Certaines années ne peuvent-